

# Le Palais de Fontainebleau



J.-B. OUDRY  
(1739)  
CHASSE DE LOUIS XV









## Les Chroniques du Mois

### L'INVITÉ

A mon ami Jacques D...  
au Chalet des Chardons bleus, LIGNIÈRES

N'est-ce pas La Rochefoucauld qui a écrit cette maxime abominable, et souverainement juste : qu'il y a presque toujours dans le malheur d'autrui quelque chose qui nous fait plaisir ? En ouvrant ta lettre ce matin, mon vieil ami, j'ai éprouvé — te l'avouerai-je ? — un peu de cet affreux sentiment-là. Je précise, — parce que je ne veux pas, tout de même, que tu me croies plus mauvais que je ne suis : ce qui t'arrive n'est pas un malheur ; c'est simplement une déconvenue ; et ce que j'en ressens n'est pas du plaisir... c'est un soupçon de gaité blagueuse ; une toute petite envie de me moquer de toi.

Car enfin rien ne t'obligeait à cet exil en plein Berry ; et si tu souffres du froid, si la pluie qui ne cesse de tomber t'exaspère ; si l'état des chemins, autour de ton village, rend impossible, depuis huit jours, la promenade à bicyclette aussi bien que la promenade à pied, j'ai le droit de penser qu'il y avait un moyen très simple pour toi d'échapper à ces désastres : c'était d'imiter l'exemple que te donnait ton ami, et de rester, comme lui, fidèle au boulevard. Tu l'as voulu, Georges Dandin... Je ne prétends pas que Paris ait été, ces semaines-ci, délicieux à habiter ; mais enfin nous y avons le théâtre, le café, le music-hall qui sont de « merveilleux retranchements » contre le déluge et le froid ; nous y goûtons surtout — même abandonnés de tous ! — l'exquise douceur d'être « chez nous ».

Être chez soi ! Voilà, Jacques, la volupté suprême et que ne saurait procurer, à la campagne, quand il y pleut plus de deux jours de suite, ni le refuge du meilleur hôtel, ni l'hospitalité la plus cordiale d'un ami. Cela surtout — l'hospitalité offerte par l'ami campagnard à l'ami citadin — m'a toujours paru être un dangereux cadeau ; le cadeau à éviter. Transporter, pour un jour ou pour trente, son domicile hors de chez soi, — fût-ce en un logis de fortune où l'on vit à sa guise — c'est déjà

grave ; être pour trente jours ou pour un seul, l'hôte de quelqu'un, — être l'invité, voilà l'aventure que redoute par-dessus tout ma sauvagerie.

Je vais même te faire un aveu, mon cher : la lettre de province qui me dit : « Viens donc passer huit jours chez nous » m'inquiète infiniment moins que le billet venu de banlieue, où je lis : « Venez donc dîner avec nous lundi prochain ». Car la première de ces invitations ne saurait venir que d'un ami vrai, comme toi ; de quelque vieux camarade en compagnie de qui la flânerie la plus libre est permise et qui souvent, à force de gentillesse et d'esprit, saura vous donner l'illusion que chez lui nous sommes un peu chez nous. Et puis huit jours, c'est le temps de goûter, si le temps est beau, la paix des champs ; c'est, dans une maison sympathique, le temps de prendre des habitudes qui compensent l'ennui du déplacement, de se laisser gâter un peu... Oui, vraiment, je sais des cas où il me fut assez doux d'avoir fait violence à mes principes ; je sais des villégiatures — pas beaucoup ! — d'où je revins avec le regret d'être sauvage, et la volonté de ne l'être plus.

Mais l'invitation à dîner près de Paris ! mais la prière, — faite et renouvelée de juillet à septembre par une trentaine d'amis pas très intimes, — de venir « se reposer une soirée à la campagne ! » Cette gentillesse-là, mon vieux Jacques, tu n'obtiendras jamais de moi que je n'en sois pas épouvanté. Oui, les voilà bien les amis à fuir : le monsieur et la dame qui vous savent seul, et qui ont pitié de votre solitude et qui ne vous laisseront pas tranquille que vous ne leur ayez promis de venir dîner à la campagne avec eux, « sans façon »... Elles ont plu chez moi, ces invitations-là, pendant plusieurs étés, mon cher Jacques. Toi qui passes six mois sur douze hors Paris, tu ne connais pas ce genre d'obsession, ce supplice parisien d'être trois ou quatre fois par semaine, à cette époque-ci de l'année, invité à dîner à la campagne. Je l'ai connu, le supplice des départs précipités, entre six et sept ; des besognes interrompues bêtement, du fiacre qui n'avance pas, de la poussée aux guichets de départ, de la course affolée vers le train dont

on ferme les portières ; et des suées lamentables qui succèdent à tout cela ! Je l'ai connue, la joie des trains manqués, des retours — à onze heures du soir — dans l'air embrasé de Paris, des fins de soirée dont on ne sait plus que faire ; car il est bien tard, à onze heures, pour commencer quelque chose, et bien tôt pour aller se coucher !

Je me souviens surtout d'un été où je fus, une fois par semaine environ, l'hôte de nos anciens amis V... à l'Isle-Adam. Prix du billet, 5 fr. 40 en première, aller et retour. Course en fiacre à la gare du Nord, 1 fr. 50. A l'Isle-Adam, l'auto de nos amis m'attendait. C'était, chaque fois, 2 francs de pourboire au chauffeur. Ajoute à cela le fiacre du retour : j'aurais pu, pour ce prix-là, déjeuner sous les arbres, le mieux du monde, à l'Ermitage, à Armenonville ou au Pré Catelan. Car on ne dinait pas, chez les V..., on déjeunait. Et cela encore était exquis ! Départ à onze heures du matin. Une heure de wagon, par trente degrés de chaleur. Impossibilité de goûter, dans une maison étrangère, les seules joies auxquelles j'attachasse quelque prix, dans ces moments-là : celles de la douche et du linge frais ! Après déjeuner, promenade au parc. Retour par l'express de 2 heures 47. Wagon-étuve. Faux-col mouillé ; mouchoir à tordre. Arrivée dans Paris vers 4 heures. Au total, une journée perdue et un demi-louis dépensé, sous la menace d'une congestion cérébrale. Est-ce tout ? Non, mon ami, et voici le plus raide : c'est que tout cela c'était des « politesses » qui faisaient de moi l'OBLIGÉ des V... ! A ce point que le jour où s'éleva entre nous le différend qui nous a brouillés, sa femme eut ce mot admirable, qu'une de ses amies intimes, bien entendu, me répéta :

— Soyez-donc gentil avec les gens... Une fois au moins par semaine, ma chère, pendant près de deux mois, nous l'avons eu à notre table, à l'Isle-Adam !

C'est depuis ce temps-là, Jacques, que j'accepte, l'été, le moins d'invitations possible à la campagne. J'ai trop peur de passer pour un ingrat...

PIERRE OU PAUL



## La Mode

Paris morose va être livré aux touristes de passage car Juillet est, par excellence, le mois de la décentralisation des élégances et des nouveautés estivales : gracieuses silhouettes émaillant les



ROBE DE TOILE «FRAMBOISE»  
Brochée et soutachée avec blouse de tulle (Modèle de Laferrière)

Phot. Reutlinger

pentilles pittoresques des montagnes, robes claires dans la verdure des plaines, toilettes vaporeuses s'épanouissant sur le sable des plages nous disent assez que la Parisienne est partout, excepté à Paris.

Encore quelques jours et l'exode sera complet ; les longues vacances commencent pour tous, grands et petits. Les trains au grand complet filent vers les plages : Houlgate, Cabourg, Trouville dont la grande semaine approche. Biarritz se réserve pour Septembre mais commence pourtant à s'animer grâce à ses fidèles qui ne sauraient admettre d'autre plage au monde et à sa colonie espagnole, sa plus belle parure. La montagne se prépare de son côté pour les fêtes prochaines : les batailles fleuries d'Aix ou de Luchon, le théâtre de la Nature de Caunterets, les Alpes et les Pyrénées rivalisant d'élégance en leur cadre grandiose.

Les plus jolies créations trouvent là une occasion unique d'entrer en scène. Très alluré, un petit paletot de taffetas glacé feuille morte sur une jupe de drap souple vert-de-gris, avec un immense chapeau de paille de même ton, follement garni de plumes. Succès grand pour une princesse de foulard bleu moucheté de blanc à mouvement de tunique et au petit boléro se découpant par une broderie multicolore sur une guimpe d'Alençon.

Autre succès non moins vif pour la très élégante robe en fine serge gros bleu que l'on peut actuellement voir sur la plupart des femmes dans

le mouvement : princesse extrêmement plate et collante ornée dans le bas d'une broderie de soutache noire. Le corsage s'évase en un col et deux larges revers Directoire sur un empiècement de tulle blanc jaboté du même tulle. Les manches, très plates aussi, moulent adorablement les bras et l'épaule. Autour de la taille est une écharpe de liberty noir négligemment nouée en arrière.

Ceci pour les jours mi-habillés.

Les journées vraiment rustiques, celles des longues promenades en plein air ou des grandes échappées vers les sites voisins, font éclore de gentils petits tailleurs. On se montre les plus réussis : l'un noir en tissu d'homme déshabillé de sa jupe longue et collante une charmante silhouette féminine : sur le côté, un alignement de boutons noirs. Smoking à revers de peau de soie sur un gilet de tussor bouton d'or. Un autre était en shantung havane : jupe légèrement écourtée, jaquette soutachée avec boutons dans le ton, ouverte sur un col chemisier qui se cravatait de satin noir.

Les Casinos font oublier par la variété de leur répertoire l'éloignement du boulevard et pour aller applaudir les artistes, décentralisés eux aussi, on prépare une foule d'autres toilettes très pimpantes et de grâce aimable. Je croque celles-ci au passage, en plein concert d'après-midi : l'une noire en liberty voilé d'une grande tunique de mousseline noire très brodée de soutaches et de galons ; le corsage très décolleté sur une guimpe et des manches d'Alençon est tout parsemé de roses japonaises brodées dans des tons infiniment doux, très estompés, crème, vieux vert et vieux bleu ; l'autre, princesse, légèrement empire du dos et très décol-

lée à la taille est en batiste blanche, filetée à carreaux : une grande bande de broderie soutachée blanche souligne la courbure de la taille, garnit le devant de la robe, les manches japonaises et le décolleté carré du corsage qui s'ouvre sur une légère gorgerette de linon tout incrustée de dentelles.

Ces mille petits détails dont la description nous semble fastidieuse nous révèlent la vraie nouveauté, tout le chic des créations dernières. Dans ces riens jolis demandant un goût parfait et une habileté patiente, se retrouvent l'imagination et la science de nos artistes en couture.

Ils excellent aussi tout particulièrement dans le mélange des nuances. Avec les extrêmes, avec les tons les plus bizarres au premier abord, ils arrivent à obtenir des aspects irréprochables de goût, indéfinissables de couleur, d'un agrément sans pareil. Car tout dans la toilette actuelle est fait pour rehausser le charme de la femme, l'irrésistible séduction de ses formes et de ses coquetteries. Impossible de n'être pas jolie et souriante dans ces toilettes ajourées de dentelles précieuses, criblées de curieuses broderies aux dessins délicats ou l'ancien tient une large place.

Mais revenons à nos voyageuses, plus séduisantes encore, s'il est possible, le soir au milieu de toutes les blancheurs dont elles s'enveloppent. C'est une profusion de tulle, tissu léger et impalpable si bien fait pour idéaliser les visages.

Très chic une robe de gros tulle blanc souli-

gnée au bas d'un large biais de liberty, toute brodée de fleurs blanches à gros reliefs et ceinturée de liberty bleu Marie-Antoinette.

Puis encore, aperçu dans le clan des artistes en villégiature cette ravissante toilette, en tulle blanc elle aussi, voilée d'une grande chasuble de tulle toute rayée de plis fins qu'un entre-deux brodé de soie blanche et fileté d'or souligne ; une légère draperie de liberty blanc passe sur l'épaule et s'attache devant par deux boutons de strass.

Cette saison nous apporte encore de bien jolis manteaux. Pour le jour, la note simple et chic domine comme en ce manteau de tussor Maryland avec gilet, double col et mouvement de pélerine, le tout habilement égayé d'une large cravate de taffetas vieux rose.

En voyage, même, ce n'est plus l'odieux pare-poussière qui reste l'apanage des automobilistes convaincus, mais le manteau de tussor orné de baguettes de drap piqué dans la teinte naturelle, avec col et revers de mousseline plissée rehaussée d'impressions cachemire.

Mais Paris lui-même a encore de beaux soirs pour ceux qui lui pardonnent ses chantiers, sa poussière et ses torrides après-midi. Les dîners au Bois, les spectacles du Théâtre de Verdure, au Pré-Catelan sont encore des manifestations de la plus charmante et de la plus délicate élégance. Jolie idée que celle de ce *Théâtre de Verdure*, idée d'un autre âge, il est vrai, mais qui date de Louis XIV et non des Romains. Sous le grand roi, on se réunissait le soir au milieu des bosquets de la « Petite Provence » des Tuileries, pour entendre des airs de Lulli. Plus tard, la rue de Rivoli ayant supprimé la « Petite Provence » on alla au Bois de Boulogne. On n'y fut jamais plus assidu que cet été, où les beaux vers de M. Gabriel Nigond et la musique si personnelle de M. Tiarko Richepin solennisent la poésie et la douceur des soirs, dans un cadre élégamment agreste. Pour ces exquises réunions, nos vêtements atteignent la plus fragile et la plus délicieuse élégance. On copie les formes



ROBE DE SOIRÉE  
Météore "Orchidée", garnie broderie dégradée sur filet  
Modèle de La Porta et Niémar

Phot. Peliss

anciennes dans ce qu'elles ont de plus heureux en y ajoutant un brin de modernisme : ainsi dans l'assistance comme sur la scène c'est toute la poésie d'autrefois qui se mêle au raffinement de l'art et du luxe actuels.

LAURENCE DE LAPRADE

(Lire la suite au dernier feuillet du numéro)





*Façade du Palais sur le Jardin Anglais (Aile Louis XV)*

# Le Palais de Fontainebleau

Il y a mille ans...

Dans la vaste forêt sauvage, une petite source jaillit.

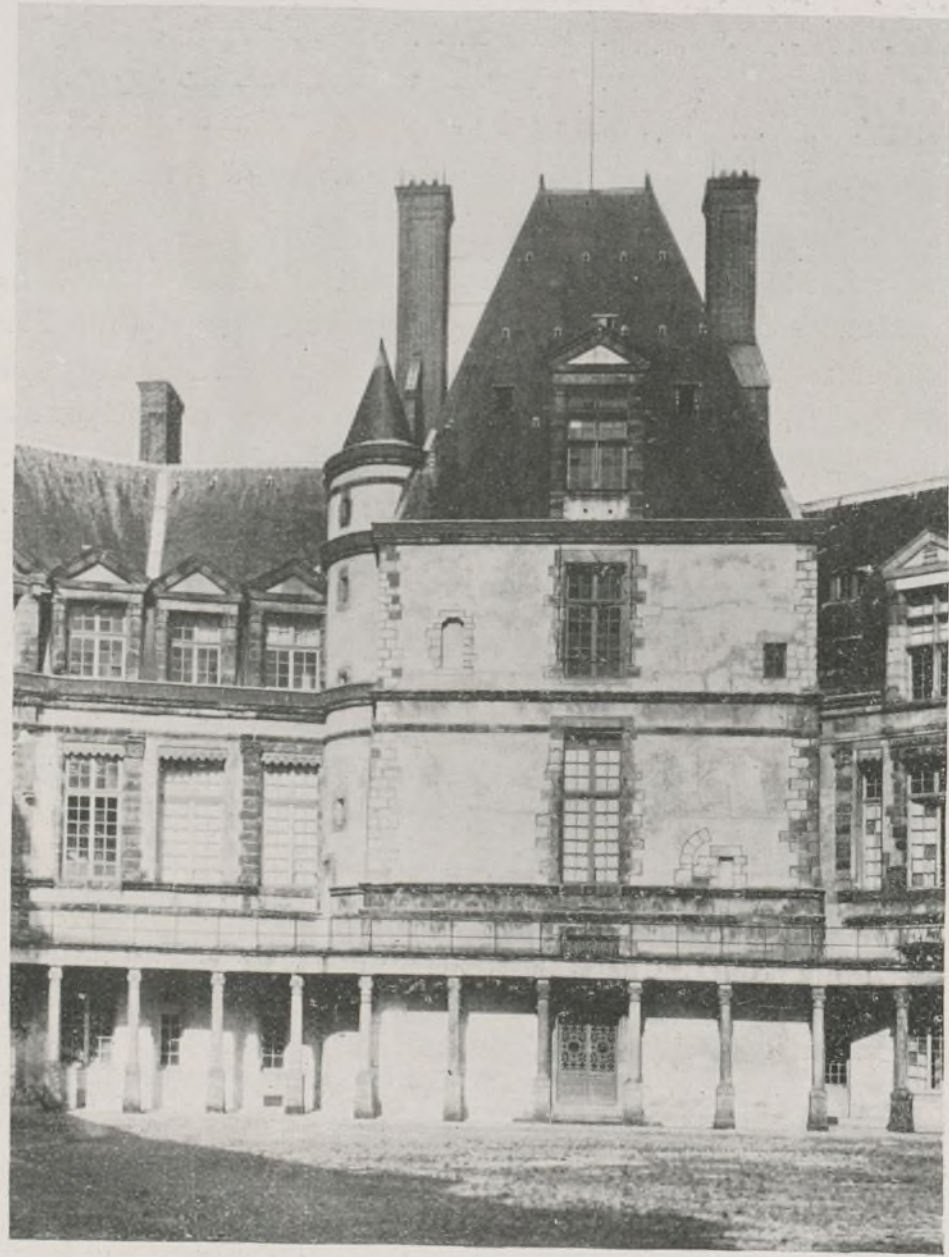
Un moine, qui avait voué sa vie au culte de saint Saturnin, traversait un jour la forêt. Il découvrit cette eau pure sous sa sandale ; elle le ranima et il en fit hommage à son saint patron. Revenant avec quelques moines, ils adoptèrent l'agreste solitude et y vécurent dès lors retirés du monde, à genoux devant une croix plantée entre deux roches, priant et méditant, n'ayant pour vivre que la provende de baies et de racines que leur servait chaque matin la forêt, et quelques gouttes de cette eau brillante, qu'ils désignèrent du nom de *Fontaine Belle Eau*.

Après le moine, le roi passa.

Il chassait. Le cerf l'ayant conduit à cette source, il y trouva Dieu, sous la forme d'un pauvre calvaire. Le roi comprit le signe et bâtit un donjon près de l'ermitage. Dès lors, quittant sa résidence de Melun, Louis VII venait parler du ciel avec les moines, auxquels se joignaient d'autres auditeurs, non moins attentifs : les bouleaux aux feuillages émus, les pins figés de stupeur, et parfois quelque jeune daim ou vieux loup, dressé, immobile, sur une roche.

Les trois rois qui suivirent ajoutèrent différentes constructions à la demeure de Louis VII. Un pavillon dressé au centre de la *Cour de l'Ovale*, en entrant par le Baptistère, rappelle le souvenir de Saint Louis. L'ombre du doux roi flotte sur cette cour mélancolique. Une tourelle pointue, dernier vestige de l'ancien donjon, évoque la vieillesse de ce bâtiment, et nous dit l'âge du Palais. On éprouve, en regardant cette tourelle, une sorte de respect craintif. L'antiquité des choses sollicite la vénération. Pour celui qui pense, une rangée de pierres immémoriales impressionne comme un cénacle

d'ancêtres. Ils ont vu passer tant d'hommes et d'événements ! De même que Carthage emprunta la gloire de son origine



*La plus ancienne partie du Palais de Fontainebleau  
Tour de Saint-Louis, dans la Cour Ovale*

\*\*





Porte de François I<sup>er</sup> dans la Cour Ovale

Alors la beauté restait intérieure, c'était une parure réservée à l'âme. Saint Louis, nouvellement marié à Marguerite de Provence, vint avec elle à Fontainebleau accompagné de la reine Blanche, car, disent les historiens, « il ne pouvait voir sa femme qu'à certaines heures et en présence de sa mère ».

La rigidité de ces mœurs dévotieuses, en effrayant les artistes, éteignit leur fantaisie et leur grâce. S'ils les montrèrent en d'autres maisons royales, à Fontainebleau leur ciseau n'osa rien écrire de voluptueux ni de grand. Les premiers rois avaient fait d'un couvent d'ermites l'une des dépendances de leur demeure ; malheureusement pour l'art, cette détermination influença quelques-uns de leurs descendants, qui furent entraînés à partager leur vie entre l'oraison et la chasse, tristes voisins pour l'art. Encore, pour l'oraison, quelques chapiteaux s'élancèrent-ils, épanouissant leurs acanthes ; mais, pour la chasse, on ne sut qu'édifier, accumuler les bâtiments lourds. De cette cohabitation difficile du monarque et du moine, résultèrent d'étranges assemblages, un désordre parfois grossier. On imagine les contestations qui durent s'élever entre les deux pouvoirs, resserrés sous un même toit, qui voulaient y loger, chacun prenant sur le sol de l'autre, qui sa couronne, qui sa chapelle, toutes deux trop grandes pour un seul logis. En examinant ce vaste ensemble, on a l'impression, aujourd'hui encore, de ces contacts impatients. Le donjon de Saint Louis en témoigne. De l'époque de ce roi au passage de François I<sup>er</sup>, on ne peut citer aucune création d'art susceptible d'embellir le Palais.

#### LA RENAISSANCE FRANÇAISE

Mais voici le svelte François I<sup>er</sup>, l'Architecte-Roi.

Vaincu par les armes, il revenait vainqueur quand même, entouré, pressé, caressé par de pacifiques victoires, l'émouvant cortège des Primatice, Benvenuto Cellini, Serlio, Maître Roux (Le Rosso). Sublime retour d'une

à la reine Didon, le palais de Fontainebleau s'honore d'avoir eu Saint Louis pour principal fondateur. Ainsi l'eau d'une source et la prière d'un homme sont les deux ancêtres du plus émouvant de nos domaines nationaux. Origines simples et sacrées, dont elle comprend si bien la grandeur, que la France républicaine les respecte encore, aujourd'hui que la source est tarie et que la prière s'est tue.

défaite changée en triomphe. La détresse du roi, restée haute et mâle, dédaignait l'humiliation, espérait se traduire en fortes pensées, en nobles peintures, en magnifiques travaux de marbre et de pierre. Cet homme au cœur à demi détruit comptait se relever, créer.

Il avait la grande intelligence d'ensemble et l'exquise compréhension du détail. On peut presque dire qu'il « savait le métier » des autres.

Son ami Cellini, dans ses Mémoires, nous rapporte qu'il était ordinaire d'entendre ce roi dire à tout propos, comme l'amateur de nos jours le mieux informé :

« Moi qui m'y connais. — Moi qui m'entends à ces choses et les aime ! — Moi qui ai vu en Italie tout ce qu'il y a de beau en ce genre ! »

Paroles sincères. Il avait raison, et il avait ses raisons d'aimer l'art entre toutes choses. L'art donnait sans cesse au roi de nouveaux plaisirs, tandis que la guerre et la diplomatie l'avaient cruellement trompé. Il fut véritablement le créateur du palais de Fontainebleau.

Derrière le Primatice arriva d'Italie toute la pléiade : Bagna, Cavallo, Ruggini di Bologna, Damiano del Barberi, Prospero Fontana, Nicolo del Abatte, Serlio, et le divin Léonardo di Vinci, âgé de 70 ans, se joignit à eux pour peindre la *Joconde*. La colonie s'augmentait toujours. Il vint Michel Samson,

Louis Dubreuil, Mignati, Ponce, François d'Orléans, etc...

« Moi qui ai vu en Italie tout ce qu'il y a de beau... »

Et il fit *plus beau*.

Vivant dans l'intimité des artistes, il les rassurait, les encourageait, les « montait » jusqu'à l'exaltation. Le Rosso, par exemple, eût-il conçu, telle que nous la voyons aujourd'hui, sa décoration de la *Chambre de la Duchesse d'Étampes*, si le roi n'y avait mis la main, ou, pour dire mieux « la pensée » ?

Le Rosso, qui est



Cour Ovale (à gauche, Portique de Serlio; au fond, le Baptistère)

l'auteur de cette claire merveille, avait travaillé longtemps en Italie. On chercherait vainement dans ses travaux antérieurs, une œuvre témoignant que cette combinaison du *stuc* et de la *peinture*, si remarquable dans cette chambre, soit une création personnelle à cet artiste. Ses amis italiens et français, de même, n'avaient jamais procédé ainsi, ils ne firent que l'imiter plus tard. Qui donc trouva ce



La Porte Dorée

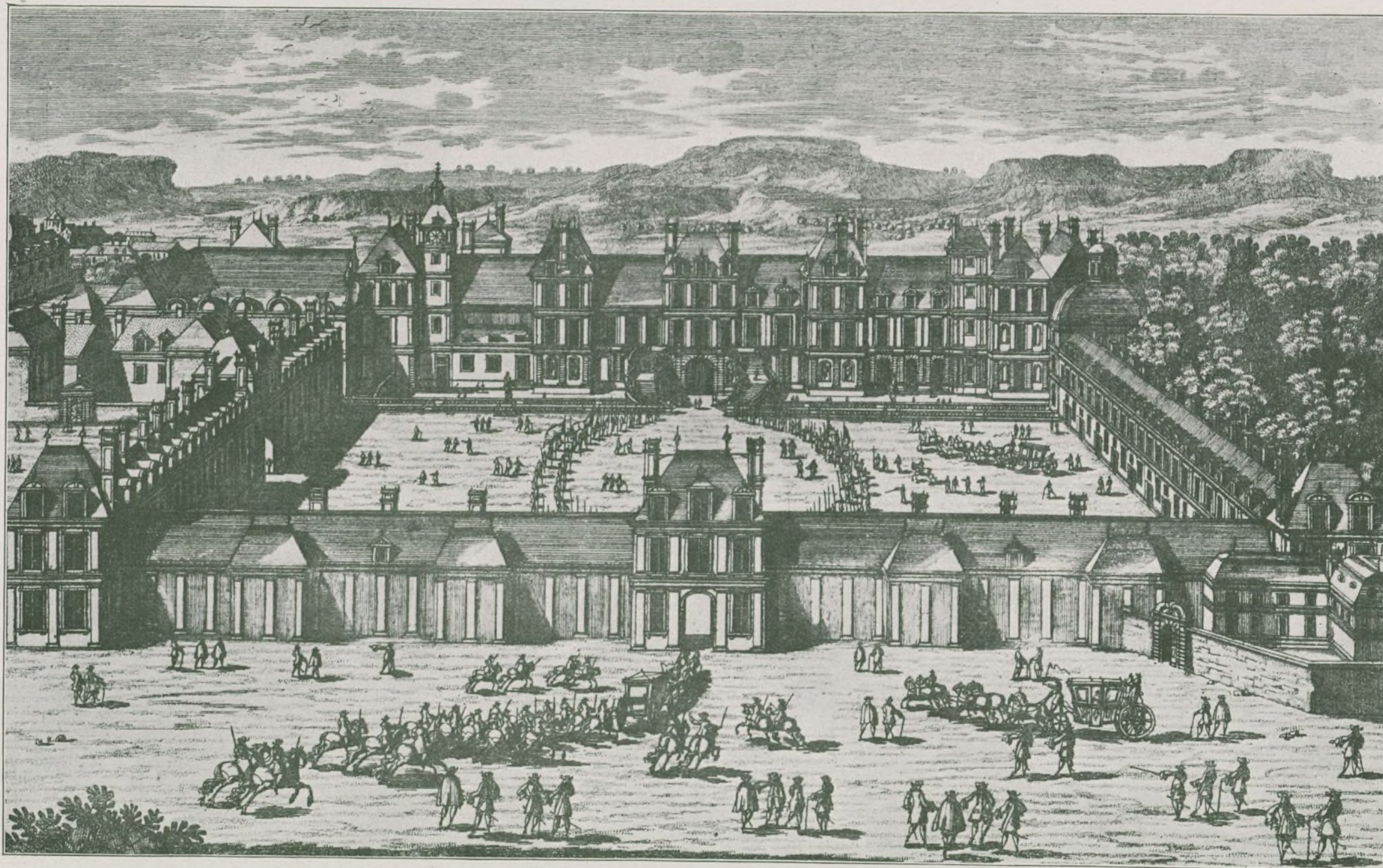


nouveau style d'ornement, cette idée si neuve qu'elle est géniale? Il est impossible de ne pas murmurer le nom du roi.

On se l'imagine, la main posée sur l'épaule du Rosso, se promenant tous deux dans les galeries vides où va fleurir ce jardin de stuc et de peintures bistrées, — le roi s'expliquant, discutant, se précisant mieux à chaque remarque du Florentin. Tout enfiévré par son camarade royal, le Rosso devine, comprend, s'enflamme, et dès le lendemain son œuvre s'ébauche. La voici devant nous, telle qu'elle était il y a trois cent soixante ans...

« C'est, dit le savant M. Dimier, qui étudia la Renaissance dans ce palais, un système tout à fait inconnu auparavant : un lambris chargé de sculptures en bois de très bas relief, et au-dessus duquel s'étale l'énorme saillie de grandes décorations en stuc, niches, masques, figures, guirlandes de fruits, où s'encadrent des peintures à fresque. Tout cet ensemble compose ce qu'on doit appeler *le style de Fontai-*

son pouce tournant des courbes à la façon des sculpteurs. Puis le voilà dehors. Qui rencontre-t-il? Serlio, le peintre et architecte de Bologne, le successeur de Del Sarto, debout sur l'échafaudage d'un portique, travaillant, désespérant d'achever la *Cour de l'Ovale*. Le roi et l'architecte parlent ensemble, s'excitent, s'exaltent, se répondent, l'architecte italien, de tout son haut échafaud dominant le roi de France, le dominant de son art et de son travail, tandis que la pensée royale, créatrice, monte, que l'idée s'envole, prend finalement le dessus : « Vous entendez, Maître Serlio?... » Et ce sont de grands, d'inattendus, d'impossibles projets qu'il faudra pourtant réaliser. Après le Portique, on bâtera, on décorera la *Galerie d'Ulysse* (détruite plus tard, grâce à la nonchalance de Louis XV et l'imbécillité de ses amis). La chapelle de la Sainte-Trinité sera abattue et reconstruite : « Vous entendez, Serlio?... Et nous bâtirons un pavillon dans la grande Cour, pour y recevoir les armes les plus curieuses de l'Europe...



*Cour du Cheval-Blanc (Depuis Cour des Adieux) au XVII<sup>e</sup> siècle*  
Dessin de Nicolas de Poilly, gravé par Aveline

nebleau, car c'est à Fontainebleau qu'il prit naissance, et c'est de Fontainebleau qu'il s'est répandu dans le monde. »

On comprend qu'une telle résidence plût tellement à François I<sup>er</sup> qu'il disait, en parlant de Fontainebleau : « Tel jour, j'irai chez moi ».

Ce « chez soi » n'avait rien encore de solennel. Vaste atelier où, dès l'aube, les coups de marteaux tintaient sur le marbre, le granit et le grès indigène. Musique de la beauté plastique, chant cristallin de la forme, plus doux aux oreilles royales que les tymbalums d'or de la fée. Si les marteaux s'arrêtaient, le roi pensait suivant un autre « rythme ». De la pierre et de la couleur, il allait aux livres, recevait les ambassades de Venise et de Rome, leur achetait les meilleurs manuscrits d'Orient, y joignait ses achats français, entre autres les livres du Connétable de Bourbon, et créait ainsi une merveilleuse bibliothèque, sous la direction savante d'un Guillaume Budé. Se détournant bientôt de ce noble et nouveau plaisir, il revenait, au bras de la Duchesse d'Étampes, vers ses jeunes amis italiens, s'asseyait dans leur logis encombré d'ébauches de glaise, et dissertait sur une esquisse, une statue,

Et la Tourelle sera ornée d'une jolie horloge de Jacquemart... Et surtout, il faudra songer à ma Galerie, que je ferai décorer par le Primatice!... » Enervé, pressé, Serlio, qui jalouse le Primatice, ne répond plus et s'enfonce dans son ouvrage, tandis que le roi, dont l'énergie fatiguerait cent artistes par jour, s'éloigne en murmurant un sonnet qu'il vient d'achever de composer.

Cette Galerie, dite de « François I<sup>er</sup> », appartient au même système d'art savant et grandiose qu'on admire sur les murs de la Chambre de la Duchesse d'Étampes. Les quatorze tableaux peints à fresque sont du Rosso. Là se manifeste toute la fantaisie de l'artiste, mise en liberté par l'intelligent souverain. Des *Naufrage d'Ajax* s'y rencontrent avec des *Triomphe de Marignan*. Une conception de la nature élégamment « stylisée » a trouvé les lignes et les attributs de leurs cadres, une profusion de fruits, de masques et de cariatides de rêve (entre autres les deux satyres qu'on voit à l'entrée de la Galerie). Ce chef-d'œuvre demanda neuf années aux mains du génie et au cœur du roi.

Ce n'est rien encore. On trace des jardins, on les



embellit de parterres, on creuse des grottes, on fait jaillir les pièces d'eau. Sur celle de l'Étang aux Carpes, s'élève une miniature de Pavillon, qui ressemble, le soleil du soir dorant son grès violet, à une gerbe d'iris poussée sur l'onde. Les maîtresses, colibris voletant d'une berge à l'autre, viennent s'y poser, y gazouiller, rire entre elles d'un mot de Triboulet. Le roi les entend, paraît sur la rive, au pied de la statue d'Ulysse, et salue...

Pour ces gracieuses femmes, pour la favorite surtout, l'exquise Duchesse d'Etampes « aux yeux de nuit d'été qu'argente le croissant », pour ce cortège

qui folâtre autour de sa vie inquiète, cette vie qu'il grise d'art pour l'empêcher de souffrir, le roi galant songe à édifier une Salle de Bal et de Musique, un gai et clair asile digne de leur beauté, de son amour, de son nom. Nicolo del Abatte se met à l'œuvre, les prestigieux dessins de Primatice posés devant lui. Une fièvre nouvelle embrase le roi. Il presse les travaux. D'ailleurs, dans cette salle, la France va recevoir Charles-Quint. Les deux artistes travaillent à la *Porte Dorée*, sous laquelle l'Empereur passera, et au *Pavillon des Poètes*, désigné pour son logis.

Si l'on travaille avec ardeur, c'est aussi avec désintéressement, car quand on consulte le « Livre des Dépenses du Roi » à Fontainebleau, on apprend que le Primatice recevait 1200 livres par an « pour la charge de surintendant des peintures et décors », qu'on lui payait « la somme de



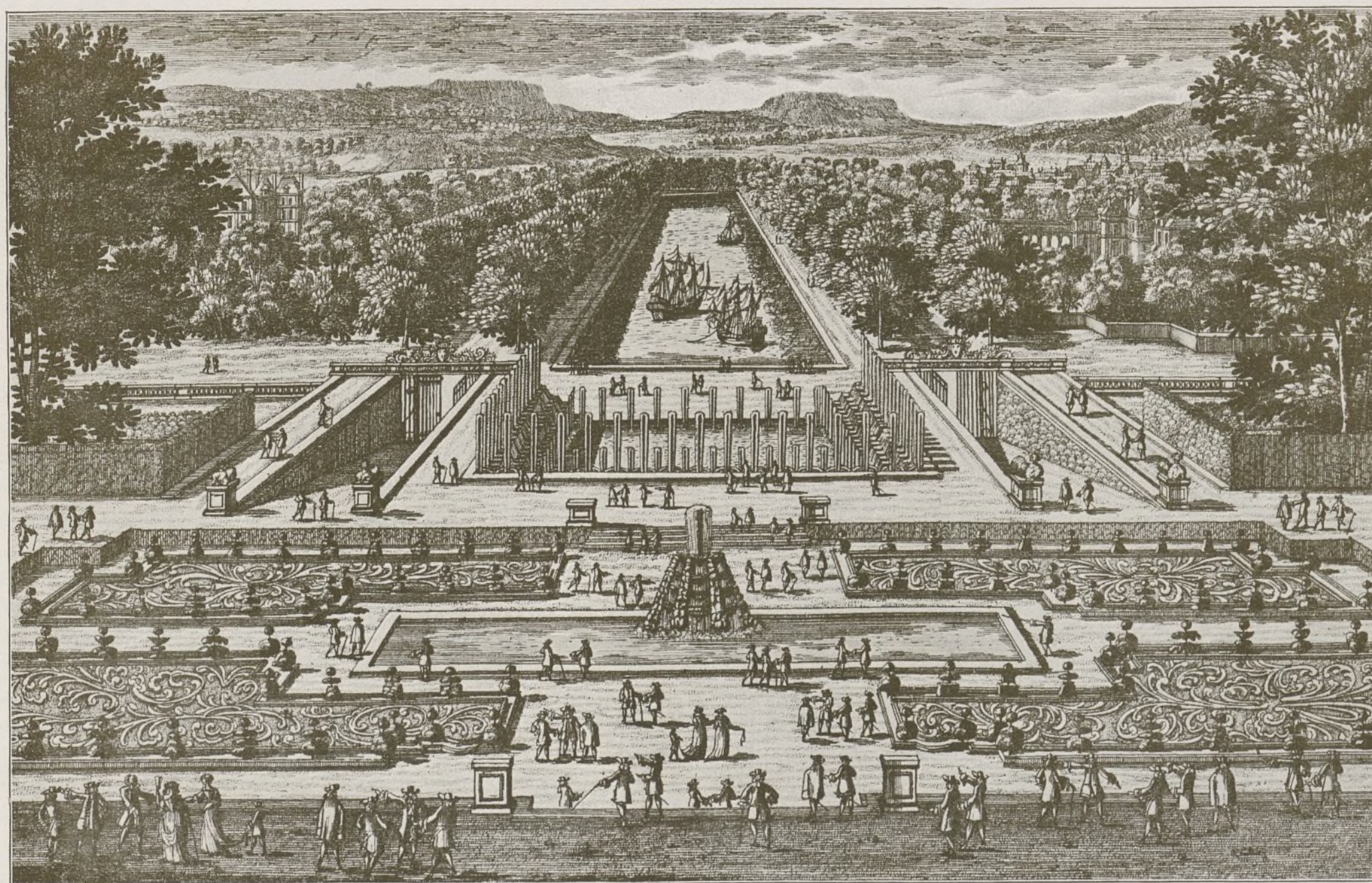
*Le Baptême de Louis XIII*  
Tableau de Louis Boulanger conservé au Palais de Fontainebleau

11 livres pour avoir vaqué, durant le mois d'octobre, à laver et nettoyer le vernis à quatre grands tableaux appartenant au roi », que le grand artiste Rosso, « conducteur des travaux de stuc », gagnait six cents francs par an, qu'un décorateur n'avait pour tout salaire que sept francs par mois et qu'un maçon touchait seulement trois sous par jour.

Devant ces chiffres et les résultats gigantesques d'une telle œuvre, l'émotion nous prend... Mais l'hospitalité royale, par contre, était si libre, si familière, le roi semait tant d'idées et de poignées de main ; tous ces artistes l'avaient

en si haute estime, pour l'avoir vu combattre en Italie, enfin c'était un tel enchantement que ce séjour près de ces femmes, dans ce château perdu au milieu d'un bois plein de légendes, qu'il donnèrent, pendant vingt ans, sans compter, leur intelligence, leur savoir, leur jeunesse, et qu'ils auraient même, les braves gens, donné leur art pour le couvert et le gîte.

Tout le palais, alors, retentissait du labeur de cette turbulente pléiade, colonie d'artistes qu'on nomme depuis l'*Ecole de Fontainebleau*. Italiens et Français, joueurs, querelleurs, friands de modèles et de duels, mêlés dans le plus joyeux désordre et fraternisant au nom de l'art : Benvenuto Cellini, qui revenait d'Italie (1540), rapportait les moulages du *Laocoon*, de la *Vénus de Médicis*, de l'*Apollon Pythien* ; le Primatice son rival, le Rosso, nullement jaloux de ces deux maîtres, et avec eux toute l'hilarante et laborieuse



*Le Grand Canal, les Parterres, le Bassin du Tibre au XVII<sup>e</sup> siècle*  
Dessin de Nicolas de Poilly, gravé par Aveline



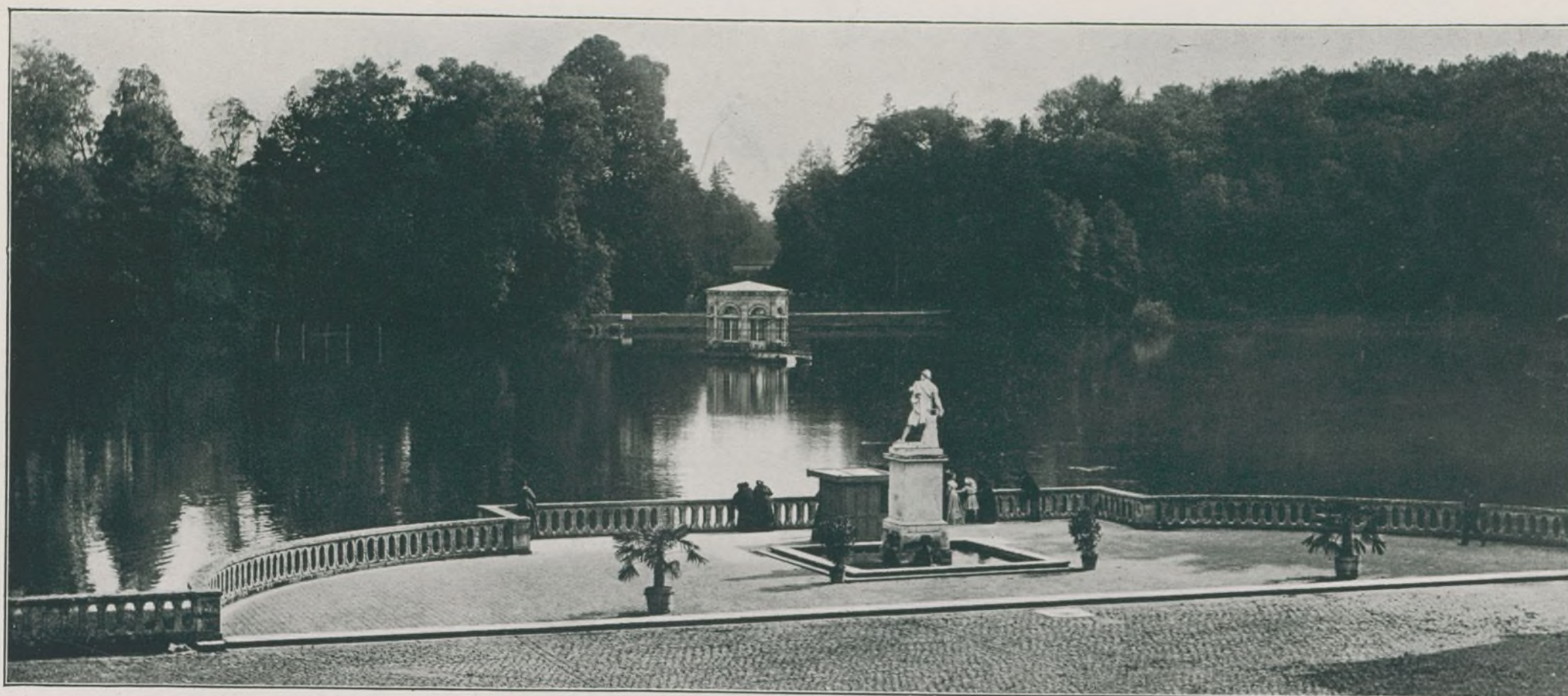


APOLLON ET LES MUSES  
 TAPISSERIE DES Gobelins, D'APRÈS LEBRUN  
 (fin du XVII<sup>e</sup> siècle)









Cour et statue d'Ulysse, Etang des Carpes

(N. D. Phot.)

Ecole déjà citée. Ah ! si les pierres de la Cour de l'Ovale pouvaient parler, que de souvenirs elles chuchoteraient au solitaire... Mais les choses qui ont tant vu et entendu gardent leurs beaux secrets ; aussi est-ce pour cela qu'en la traversant, lorsque la nuit tombe, cette petite Cour de l'Ovale se fait si triste...

Allez au Palais de Fontainebleau, regardez les divers édifices qui le composent, les Appartements, les Galeries et les Cours. Un homme a fait cela, un cœur d'homme, François I<sup>er</sup> fut un héros de l'art pur.

Le vaincu de Pavie n'avait rien dérobé par les armes à l'Italie, mais il lui avait pris tout avec sa défaite, ses pinceaux, ses ciseaux, ses plans les plus adroits, ses subtilités, sa grâce, sa science. Il fit plus : à tant de richesses empruntées il ajouta son don personnel.

Non content d'abriter, de nourrir et d'honorer le talent, il fut son collaborateur. C'est lui qui conseilla *Maitre Roux* ; sans lui, je le répète, le Rosso n'eût pas trouvé sa combinaison géniale du stuc et de la peinture. Nous pouvons dire qu'un roi de France, aidé d'un autre Français, a créé le meilleur de l'art du « Seizième », fameux dans le monde entier. Ce que n'avaient pu l'idéal d'un Saint Louis et la raison d'un Louis XI, celui-là le fit, le réussit, radieusement. Il avait rêvé la gloire militaire. N'ayant pu l'atteindre, il se retourna vers une autre cime, Parnasse



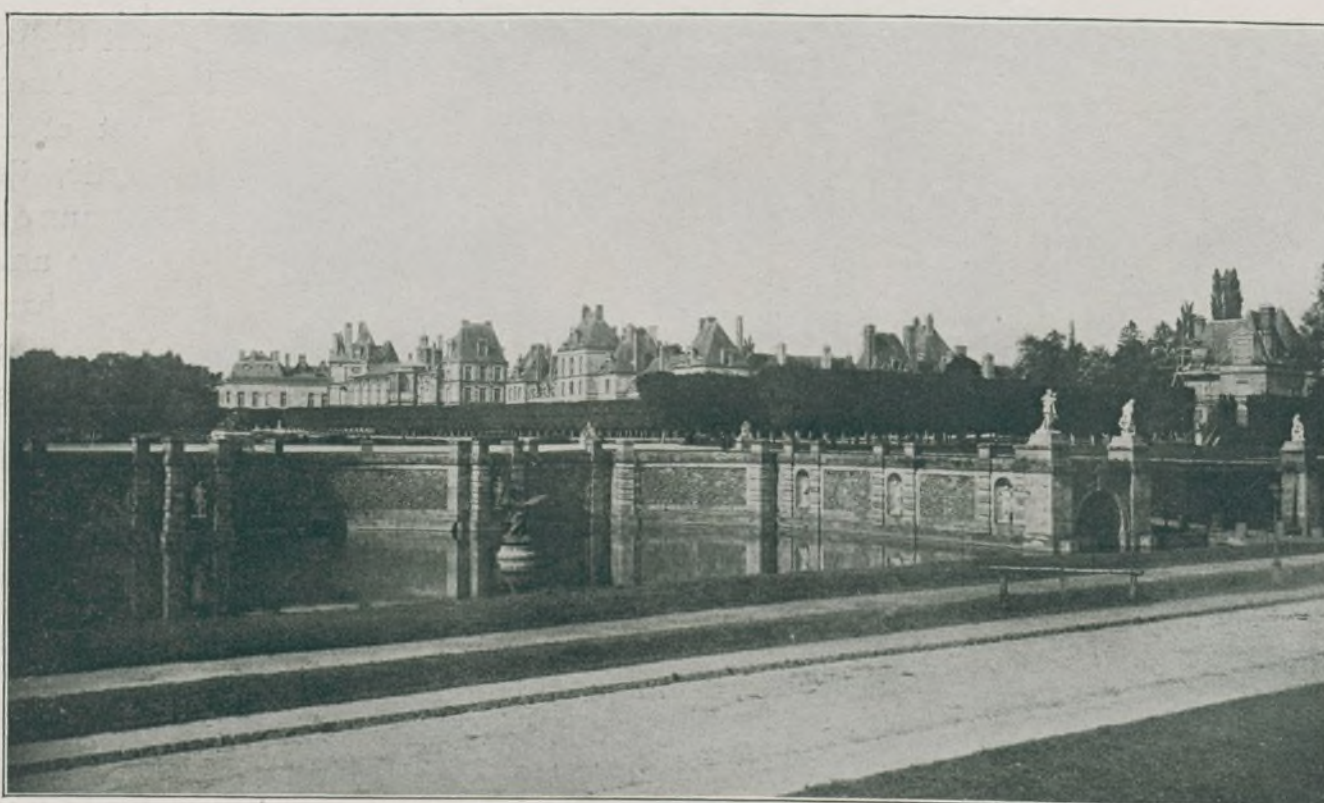
Porte à Cariatides égyptiennes (Époque Renaissance) dans le Jardin de Diane

oublié depuis des siècles, que la France ne gravissait plus. Le premier de son temps, il fit l'ascension. Nous le voyons maintenant où il s'est lui-même placé, avec son entourage lumineux d'artistes, d'écrivains et de savants. Cette merveille, qui n'est pas unique dans l'histoire, est le résultat de guerres malheureuses. Du désordre naquit l'ordre, avec la chaleur et la flamme, toute beauté. Justement ce roi prête son nom à son siècle. La *Renaissance des Arts et des Lettres* en France fut la *résurrection* à la vie du cœur de François I<sup>er</sup>.

□ □ □

Henri II couronna les progrès artistiques introduits en France par son père. Dans le même esprit furent continués les embellissements du palais. Le Rosso terminait la Galerie dite « de François I<sup>er</sup> » et le Primatice la Salle de Bal, dite « de Henri II », pour laquelle son illustre associé, Nicolo del Abatte, composa plus de deux cent cinquante tableaux.

Jalouse d'orner ces appartements fastueux, l'Italie envoya des peintures de maître, des bronzes moulés à Rome sur les originaux de l'antiquité ; mais les Italiens, qui avaient fait la Renaissance, savaient moins que nous choisir, placer, rapprocher, harmoniser ces merveilles. Ce fut l'œuvre du goût français. Derrière le maître et seigneur de la languissante Duchesse



Le Palais vu des Cascades

(N. D. Phot.)

\*\*\*



de Valentinois, est-il d'ailleurs impossible de s'imaginer voir et entendre Montaigne donnant avec douceur ses avis aux peintres ?

Sous la rude tutelle de Catherine, les trois fils de Henri II, qui régnèrent successivement après lui, parurent oublier la tradition royale. Ils vinrent au palais, en augmentèrent l'étendue, sans rien ajouter à sa beauté.

D'autres intérêts, déjà, commençaient à remplacer les goûts des précédents souverains. Effrayée par les haines religieuses, la Peinture ne retrouva plus, pour célébrer ces violences, les heureuses mythologies inspirées naguère par François I<sup>er</sup>. Les sculpteurs ne furent plus appelés, sauf quelques rares maîtres. L'architecture seule persista dans sa mission. Grâce à la Florentine, qui se plaisait à bâtir, Philibert Delorme et Lescot peuvent encore travailler, partager leurs efforts avec Jean Goujon et Pilon. Mais après sa mort, en 1589, les arts français perdirent, avec l'éclat dont ils avaient jusqu'alors brillé, toute protection et tout encouragement.



*Porte Dauphine  
ou Baptistère de Louis XIII  
Construit sous Henri IV*

Uniquement occupé de politique et de dévotion, Henri III fit peu de séjours à Fontainebleau. Le même silence qui avait régné sur le palais avant l'arrivée de François I<sup>er</sup> l'entoura de nouveau, comme pour préparer la venue d'un autre architecte, moins artiste, certes, que l'ami de Benvenuto, mais animé des meilleures intentions du monde. Et voici venir, la barbe fleurie et l'éperon sonnante, le vainqueur d'Arques.

On voit dans les archives que les bâtiments sur les quatre faces de la cour du Cheval Blanc, commencés par François I<sup>er</sup>, furent achevés sous le règne de Henri IV. Il termina le nord-est de la cour de l'Ovale par la construction de deux corps de bâtiments et d'un balcon, porté sur quarante-cinq colonnes, qui ceinture la cour élégamment. Il éleva la cour des Cuisines (aujourd'hui affectée à l'École d'Application de l'Artillerie et du Génie) et la belle porte d'entrée sur la Place d'Armes ; la Cour des Princes, la Galerie des Chevreuils (qui n'existe plus), la Galerie des Cerfs, la Galerie de

Diane au-dessus (plus tard rétablie par Napoléon I<sup>er</sup> et fadement décorée sous le règne de Louis XVIII), le Pavillon de Sully, le grand Canal, la Terrasse de l'Étang aux Carpes et la Fontaine de Diane ; on lui doit aussi les Jardins, les parterres, les clôtures, enfin les dépendances extérieures dans le parc, ainsi que les logements en ville des grands Officiers de sa maison. Henri IV dépensa en constructions et en peintures plus de dix millions en six années.

Tout porte à croire que Louis XIII naquit dans la salle dite autrefois « des Nobles », charmant et rare vestige d'un art trop souvent massif.

Ambroise Dubois, Fréminet et Paul Bril ont représenté, dans une suite de tableaux qui décorent cette pièce, « les amours de Théagène et de Chariclée », sujets tirés d'un roman grec d'Héliodore, traduit sous François I<sup>er</sup> par Jacques Amyot. Dans cette chambre, au plafond bistré par les siècles, mais dont les lambris sont très joliment égayés par les peintures bleues, en un ton, du paysagiste Paul Bril, le Dauphin poussa son premier vagissement, sur les bras de Louise Boursier, la sage-femme de Marie de Médicis.



*Décoration de l'Ancienne Chambre de la Duchesse d'Etampes par le ROSSO  
La chambre a été démolie sous Louis XV pour la construction d'un escalier*





Galerie de François I<sup>er</sup> (Décorée par Le Rosso)

(N. D. Phot.)

« Je pris l'enfant. Comme il était faible, je lui soufflai du vin dans la bouche. Le roi attendait, très ému.

» Ah ! dit-il, si c'était un fils, je l'aurais bien vu à la mine de la Boursier.

» C'en est un, Sire.

» Le roi leva les bras au ciel avec transport. Il embrassa l'enfant, il lui donna sa bénédiction, lui mit son épée entre les mains. Puis l'ayant fait voir à tous ceux qui étaient présents :

» Ma mie, dit-il à la reine, réjouissez-vous, nous avons un beau fils ! »

□ □ □

A l'occasion de cette naissance, Henri IV fit construire le petit édifice qu'on nomme la Porte Dauphine, ou le *Baptistère*, à l'entrée de la Cour de l'Ovale, du côté de celle des Cuisines. Adroitement dressée et harmonieuse dans son ensemble, cette construction, toutefois, présente des détails balourds « genre paquet », qui redoublent notre admiration pour ce qui reste du Portique de Serlio, son voisin, élevé dans la même cour à l'entrée des Appartements de l'aile droite. L'architecture élégante, sans cesser d'être correcte, du temps de François I<sup>er</sup>, fait avec celle qui lui succède un contraste saisissant.



Intérieur de la Chapelle

Le monde est tout autre. Fanatiques éperonnés, sans finesse, sans grâce, ayant passé leur vie à la guerre, le cœur endurci, arrêté par la victoire. Dans leurs essais de constructions et d'embellissements, ils agirent rudement, avec grandeur certes, mais sans émotion, ce foyer brûlant où tressaille la flamme créatrice. Ils portèrent sur les « Beaux Arts » une main hardie, qu'ils croyaient sûre, parce qu'elle pesait, un esprit absolu, austère, brutal, ennemi des craintes, esprit sans réplique, par cela même sans culture. Ainsi se

présentaient les hommes qui envahirent Paris et la France derrière le cheval de Henri IV. Ils rentraient pour faire la nation heureuse. Ils l'obligèrent au bonheur. Lorsqu'elle l'eut, elle fit comme la bourgeoise nonchalante, assise dans la sécurité de son foyer « qui ne craint plus les retours du sort et se néglige ». Elle oublia sa coquetterie de naguère, son touchant désespoir de faible jeune femme qui savait si bien la parer. Epaisse matrone habillée de gros drap inusable, fermière à demi, elle resta sous sa cheminée rustaude, y vivant « à la mordienne », sans regret de son passé et de ses artistes, n'ayant plus affaire qu'aux maçons. Ce bonheur, cette paix, firent la France heureuse ; elle devint une immense « Maison Rustique ». Mais la fatalité pèse sur les hommes désignés par le bonheur. Les hommes heureux ne



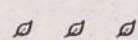


La Bibliothèque (ancienne Galerie de Diane)

(N. D. Phot.)

laissent presque jamais de choses entièrement belles ; leur art peut sembler fort, il n'est jamais bon, il n'émeut pas. Seuls les peuples qui souffrent sont les plus grands peuples artistes, leurs larmes fécondent leur beauté.

Entre son père et son fils, Louis XIII, dominé par Richelieu, passa comme une ombre dans l'histoire. Il ne vint à Fontainebleau que pour y chasser. De son règne, il nous reste seulement l'*Escalier du Fer à cheval* (qui coûta 100.000 francs) et divers travaux d'amélioration à la *Chapelle de la Sainte-Trinité* (1), entre autres la mosaïque de l'autel et son beau pavé, œuvres de Bourdoni.



Ici commence une période entièrement nouvelle, sinon originale. La noblesse réduite, après les désastres de la Fronde vient à Versailles balayer de ses panaches les pieds du roi. Louis XIV tout puissant, au comble du succès et de la fortune, essaie vainement de comprendre les créations du « seizième » qui l'entourent. « Sa Majesté Gourmée » prend pour des *magots* ces « combinazione » de la pierre et de la couleur, ces libres fantaisies dues aux Italiens, mais égayées, spiritualisées par le clair génie français. Sa froide conception du beau s'indigne à cette vue, s'énervé, se révolte. Il n'admet que la grandeur, dans la profusion. Pêle-mêle, à Fontainebleau comme à Versailles, mais surtout à Versailles, l'or est prodigué, ainsi que les matières les plus précieuses. Pour éblouir, on surcharge, et les proportions sont offensées.

Rien ne fut construit à neuf dans ce palais de Fontainebleau, sous Louis XIV, que quelques plafonds écrasants, qui arrêtent la pensée. D'ailleurs, le roi était jeune, se voulait, se croyait heureux, de ce bonheur artificiel qui suffit aux rois. Dans sa longue vie égoïste, où règne une insensible tranquillité, seules progressent les lettres, parce qu'elles flattent le souverain. Quelques rares poètes, étrangers au siècle, échappent à la fascination. Au milieu de ces louanges, comment l'idole se passionnerait-elle ? Pour quoi ? Qui ose discuter ? contrarier ? Ce cœur de « sire » ne frémira jamais. Ce cœur n'a jamais guidé ces yeux ; ils ne voient, ces yeux, que colossal, « en pilastres ». Tout cet orgueil, ce luxe indisposent les Muses. Dédaignées, elles se taisent, s'effacent,

(1) En juillet 1608, Henri IV reçut à Fontainebleau l'ambassadeur du roi d'Espagne. Comme il lui demandait son avis sur le Château, Don Pedro, avec l'emphase castillane, répondit : « Il est très beau, sire ; il n'y manque que d'y loger Dieu aussi bien que votre Majesté ». Cette remarque ne fut point perdue. On lui doit la restauration générale de la Chapelle de la Sainte-Trinité.

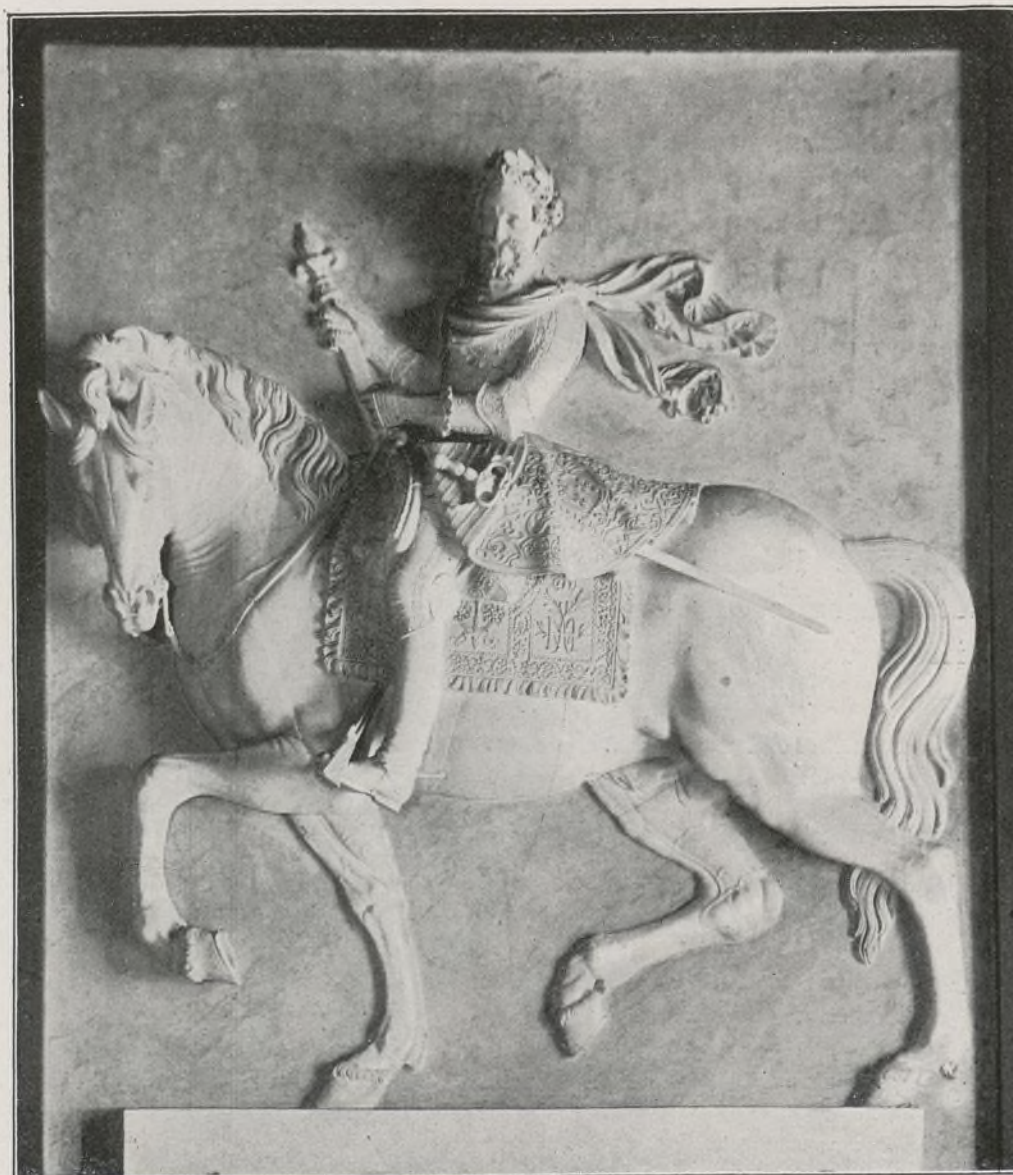
se rencoignent pour attendre des jours meilleurs, dans les ingénieux reliefs, les « ronde-bosses » de la Chambre de la Duchesse d'Etampes et de la Galerie de François I<sup>er</sup>, et aujourd'hui encore, il en est peut-être, dans ces mêmes lieux, qui attendent toujours...

On n'a rien à dire de Louis XV, en ce qui concerne le palais de Fontainebleau, sinon qu'il y a laissé le plus mauvais souvenir. Le Bien-Aimé, qui devrait être appelé le « Bien-Exécré », fit démolir la Galerie d'Ulysse, chef-d'œuvre, dit-on, du Primatice. A l'endroit où cette Galerie s'élevait, s'écrasa un bâtiment pataud, sorte de caserne où la Cour se logea tant bien que mal. C'est dans le même goût « utilitaire » qu'on agrandit des communications entre les pièces et qu'on suréléva les portes en mutilant les tableaux de la Salle de *Théagène et Chariclée*.

Oh ! l'exquis Louis XV !...

Il est juste cependant de reconnaître que la gloire artistique du XVIII<sup>e</sup> siècle se suffit ailleurs. Elle sortit, comme la Renaissance italienne, de la misère du peuple. Les malheurs de Milan au moyen âge, les haines des Guelfes et des Gibelins à Florence, les rivalités de Venise et de Gênes, toutes ces calamités qui mirent l'Italie au bord de la tombe avaient en même temps préparé sa résurrection. L'art italien naquit de la souffrance, de même l'art du XVIII<sup>e</sup> siècle français.

Ce furent nos plus humbles artisans qui, par réaction aux malheurs publics, trouvèrent ces mille formes joyeuses et neuves, dont les volutes font songer à des enroulements de bras amoureux. Cette abondance d'idées jolies persista jusqu'à la fin du règne de Louis XVI ; elle est l'œuvre, à mon sens, du misérable état de la France, depuis la bataille de Denain jusqu'à la Révolution.



Statue équestre de Henri IV

Par Jacquet, de Grenoble.





GALERIE HENRI II, OU SALLE DE BAL

*(La décoration en a été exécutée sous la direction du Primatice)*

Ayuntamiento de Madrid





Salon de Travail de l'Impératrice Joséphine (Petits Appartements)

Alors la France se soulève, joyeuse, sur son grabat de douleur. La philosophie a demandé quarante ans pour pénétrer le peuple. Son élan dérange, son cri froid et fort effarouche la beauté. Les hommes n'ont nul besoin d'être consolés par la déesse; au contraire, ils sont pleins d'espoir. Et l'Art s'arrête, s'incline, tombe, pour se relever, bientôt après, au geste d'un soldat, sous d'autres formes aussi radieuses, en plein Empire.

Art rude, d'un maître, baptisé dans les blessures d'un peuple, comme l'art d'un François I<sup>er</sup>, comme celui du règne de Louis XV reposaient sur des rêves anéantis; système nouveau comme une improvisation, sauf quelques lignes régulières empruntées au régime précédent; art créé, semble-t-il, de toutes pièces, tel l'homme lui-même, et d'autant plus nécessaire que tout est en sang et en flammes autour de lui.

Un jour de 1803, il traversait Fontainebleau. Il vit ce monument unique au monde, délaissé, oublié, en ruines.

« L'œuvre des siècles, murmura-t-il, la vraie demeure des rois. »

L'année suivante, maître des domaines de la monarchie tombée, il revint au palais de Fontainebleau et le débarrassa des prisonniers de guerre qui y tenaient caserne. Une forêt de broussailles s'élevait dans les cours et obstruait l'aile des Princes; il fit de ce repaire de couleuvres un charmant jardin et les marbres des fontaines s'exhalèrent des feuillages tondus. La bibliothèque s'enrichit de trente mille volumes. Il s'informa des richesses du Garde-Meuble, y trouva les plus belles étoffes de Lyon (entre autres celle de la chambre dite de Marie-Antoinette, don des Lyonnais à la reine, qu'il fera poser en 1806). Dans la plus riche soie qu'on ait jamais tissée, solides et bruisants « 15-16 » que les femmes admirent encore aujourd'hui, on découpe des milliers de rideaux pour l'impériale demeure.

L'ancien mobilier des rois avait été dispersé; il le remplace par des meubles d'un art raide et somptueux, qui étonnent, qui inquiètent, qui glacent, en dépit des riantes tapisseries dont il les fait recouvrir. Lui seul s'y trouve bien. C'est désormais au milieu de ces meubles, après une campagne active, qu'il viendra se reposer, penser.

Tout cela est bien simple. On n'a qu'à s'imaginer la « forme » que Napoléon voulait donner à la France, pour avoir la forme de son système d'art. Meubles disciplinés, comme ceux qui s'y reposent, qui s'y posent, devrait-on dire, géométriques, anguleux, sans doute trop guindés et trop officiels. Qu'importe, ils étaient nécessaires, et la « raison d'être » est la seule raison de l'art.

Cet art d'un artiller, du mathématicien Bonaparte, sembla tout naturel aux Français, fatigués des laborieuses souplesses du XVIII<sup>e</sup> siècle. Après avoir tant folâtré, l'art faisait, lui aussi, avec l'Epée l'angle droit, autour d'un Nom le cercle parfait. Devant cette symétrie et ce parallélisme absolus, il oublia les fanfignolages des derniers règnes, trouvant logique cette discipline nouvelle, ces lignes carrées comme leur inspirateur, l'algébriste qui s'était donné pour mission de soumettre, de réglementer, d'« angledroitiser » l'Europe monarchique et l'Orient barbare. Ces formes, homogènes dans leurs détails comme dans leur ensemble, concordaient tellement avec leur destination qu'elles furent acceptées tout de suite, sympathiques à tous.

Bien peu de gens de goût en sentirent la monotonie, quelques vieilles personnes de l'ancien temps, qui regrettaient les canapés moelleux, les immenses et commodes bergères.

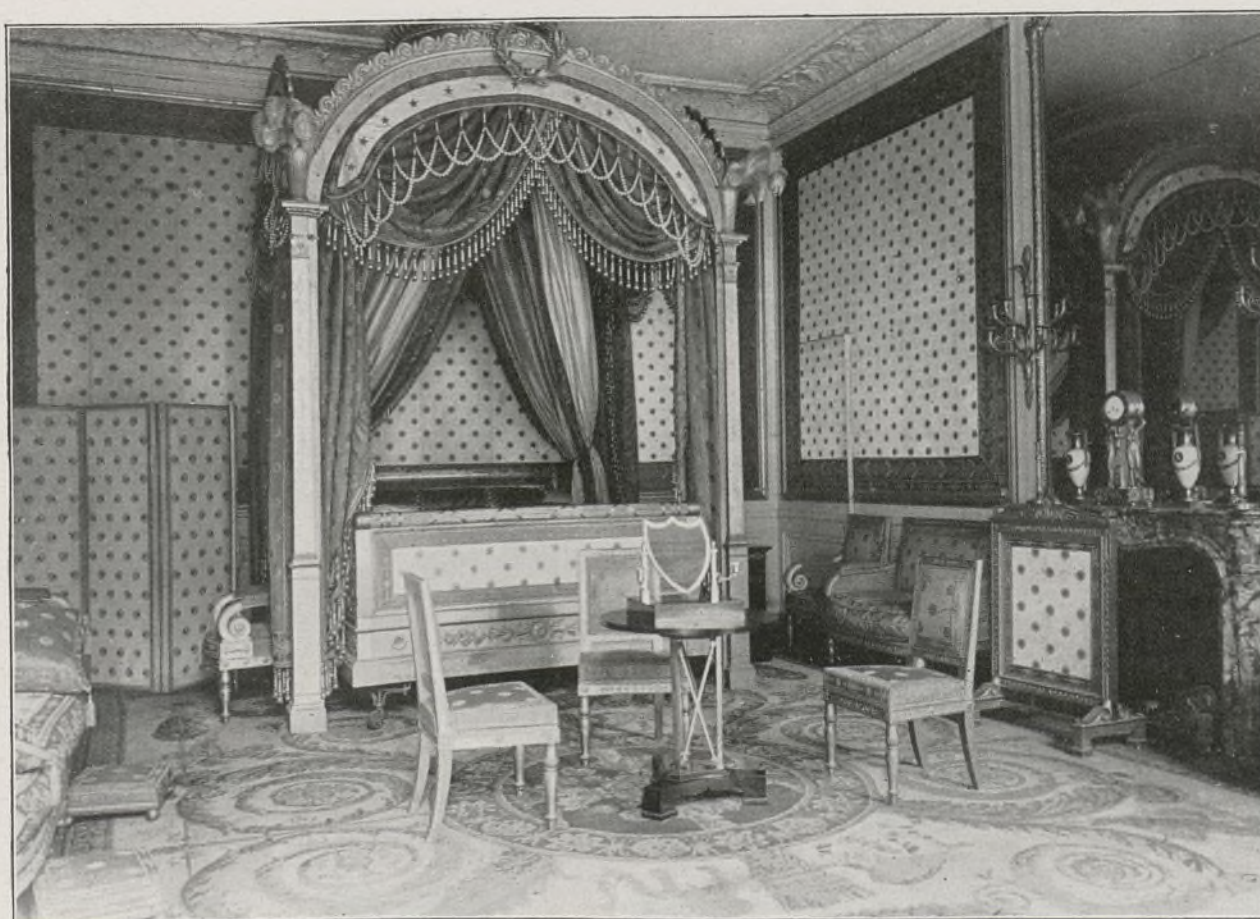
L'auteur du *Voyage à la Chaussée d'Antin* les entend médire :

« Vos papiers sont mesquins, chuchotent ces grincheux, vos meubles grossiers et naïfs, vos lits avec des lances sont de véritables contresens.

C'est tout au plus bon pour vos généraux; ils croient être sous la tente... et quand je vois un aigle d'or porter dans ses serres le rideau d'un financier, je ne puis m'empêcher de sourire... »



Chaise et métier à broder de l'Impératrice Joséphine



Chambre à coucher de l'Impératrice Joséphine (Petits Appartements)



D'autres ajoutaient :

« Nos élégantes qui ont vu les beaux jours d'antan ne peuvent se résoudre à meubler un salon avec des fauteuils en acajou recouverts d'une étoffe de soie toute unie, d'une couleur sombre ; des formes austères, sans contours moelleux, des carreaux de divan rembourrés en crin et tellement durs que l'impression du corps n'y demeure pas... »

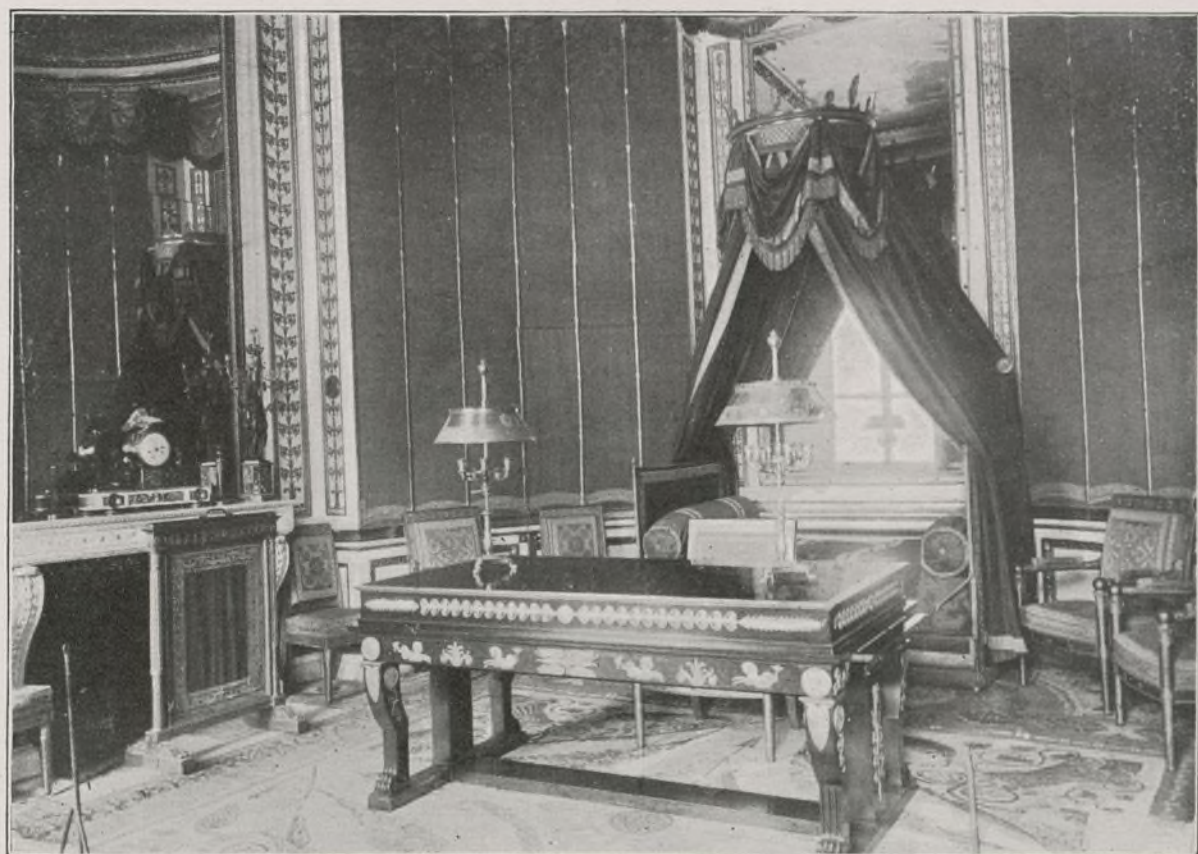
Ailleurs, le spirituel Roederer se plaint à son tour :

« Si je m'appuie, dit-il, je presse un dos de bois ; si je veux m'accouder, je rencontre deux bras de bois ; si je remue, je sens des angles qui me coupent les bras et les hanches. Dieu me préserve de la tentation de me jeter dans un de ces fauteuils, je m'y briserais ! »

Que Roederer s'y fût brisé, soit ; mais la plupart de ceux qui s'asseyèrent dans ces fauteuils ne s'y mettaient point pour s'y reposer. On ne se reposait pas du temps de ces meubles ; on ne s'y appuyait pas, on ne s'y adossait pas, de 1800 à 1815, cela est une vérité. Quand j'ai le plaisir de guider quelque artiste dans le palais de Fon-



Bibliothèque particulière de l'Empereur (Petits Appartements)  
(L'Escalier tournant conduit à la Chambre d'apparat habitée depuis 1806 par Napoléon)



Chambre où coucha Napoléon jusqu'en 1806 (Petits Appartements)

tainebleau, je ne manque jamais de lui faire remarquer ces fauteuils centenaires de l'Empire, dont les sièges sont fanés, vieillis, mais dont les dossiers montrent leurs étoffes toujours intactes, parce que *le dos et les épaules* des hommes énergiques qui s'y sont assis ne les ont même pas effleurées.

Les hommes... les femmes également. Les femmes, aussi énergiques que les hommes, avaient perdu l'habitude de « pateliner » dans ces fauteuils. Qu'était une femme sous l'Empire ? C'était la mère, l'épouse d'un soldat. Que faisait-elle, dans son appartement à Paris, ou au fond de sa petite ville de province ? Elle faisait ceci, de la pointe du jour à la fin du soir, et parfois même toute la nuit : elle attendait. Elle attendait des nouvelles de son jeune lieutenant enthousiaste, de son sergent de grenadiers fou de combats, droite dans le dur fauteuil conçu et menuisé selon le dessin de son caractère, le buste rigide, ses avant-bras raidis, allongés d'une seule ligne sur les accoudoirs, crispant de sa main sèche ces figurines, graves, sévères comme elle, disposées le long de cet acajou qu'on eût dit verni par ses pleurs.

Art né d'un drame. Ordre résultant du désordre, c'est-à-dire de la guerre. Les créateurs de ces meubles, comme ils les connaissaient bien, les pauvres femmes de l'Empire ! Méditez devant un siège de cette époque, il a beau être somptueux, fait pour durer toujours, il évoque l'expectative, l'attente, une possession provisoire. Ensuite, regardez les nôtres ; ils sont ceux de gens veules, qui n'attendent rien. Notre fauteuil moelleux, « où demeure l'impression du corps », c'est le siège de l'Indifférence. Le siège Empire, c'est la silhouette de l'Anxiété.

Le prestigieux menuisier, aussi bien sculpteur et ébéniste, dont le nom frappé à sec, « à l'impériale », se rencontre le plus fréquemment sur les meubles du palais de Fontainebleau, c'est Jacob Desmalter (Jacob, rue Meslay), fils du fameux Jacob qui renouvela le premier les formes du système de Louis XV et les adapta au mobilier nouveau, avec l'aide de ses amis Percier et Fontaine.

Fournisseur du général Bonaparte, il resta celui de Napoléon. Depuis le fauteuil du Trône jusqu'au moindre tabouret, tous les meubles de cet artiste portent la marque d'un goût et d'un soin qui touchent à la perfection.



Salon de l'Empereur (Petits Appartements)





Chambre de Joseph Bonaparte (Petits Appartements)

Ce « Fauteuil du Trône » est cité entre cent merveilles. Carré comme la volonté, son bois étincelle sous la dorure, de même que ses pieds de devant, formés de quatre cariatides à têtes d'hommes et aux griffes de lion. Et encore là, il est impossible d'observer ce meuble, ainsi que les boules d'ivoire, parsemées d'étoiles de nacre, qui surmontent ses accoudoirs, sans être frappé par une petite chose qui surprend, qui émeut... Comme les sièges de ses compagnons, ce fauteuil de l'homme infatigable présente des parties qui sont restées neuves. Son dossier encadré de feuilles de chêne et de laurier qu'enserrent des bagues à perles est intact, mais en regardant les boules d'ivoire où s'appuyaient les mains absolues, les impatientes mains... on remarque qu'une de ces boules, celle de droite, n'a plus une étoile...

Avec ce fauteuil du Trône, il convient de signaler également le *Berceau* du roi de Rome et l'*Armoire à Bijoux* de Marie-Louise. Et ce ne sont là que quelques meubles entre mille : canapés, guéridons, lits, consoles, secrétaires, commodes, horloges, lavabos, psychés, toilettes, etc., en bois d'acajou, d'if, de citronnier, de racine d'orme et d'amarante, on trouve ces meubles à profusion. Chacun d'eux est un prodige d'art. Les cheminées, qu'on ne saurait oublier lorsqu'il s'agit d'ameublement, sont construites avec les marbres les plus rares, ceux de Sienne surtout, aux veines qui ressemblent à des rais de soleil captifs dans la matière. Les objets usuels, même les plus modestes : pènes, patères, entrées de serrures, chenets (voir ceux du *Salon Jaune* de l'Impératrice, au rez-de-chaussée) représentent des silhouettes antiques qu'une main pompéienne n'eût pas mieux conçues, ni ciselées : dieux et déesses, héros, têtes de béliers, urnes élégantes, cygnes onduleux ou lions accroupis. Et ces choses si gracieuses, où l'on reconnaît les trouvailles de lignes d'un

David, d'un Vivant Denon, d'un Percier, avec toute l'adresse patiente d'un Thomire, sont en même temps commodes et pratiques : on désirerait, tant elles se montrent familières, les toucher, les manier, les faire servir...

D'incomparables Gobelins ornent le palais de Fontainebleau, comme cet « Apollon et les Muses » du Salon d'Angle, dans les Appartements du Pape. Toutefois, quand on songe que ce palais fut la résidence préférée de l'Empereur, qu'il y commença et finit son règne, on ne peut s'empêcher de souhaiter quelques-unes des belles et larges tapisseries, aux sujets militaires, exécutées d'après les tableaux de David, Léthière, Guérin, Regnault ou Girodet. Une œuvre de Vernet, par exemple : *Napoléon donnant ses ordres le matin de la bataille d'Austerlitz*, serait tout à fait là à sa place.

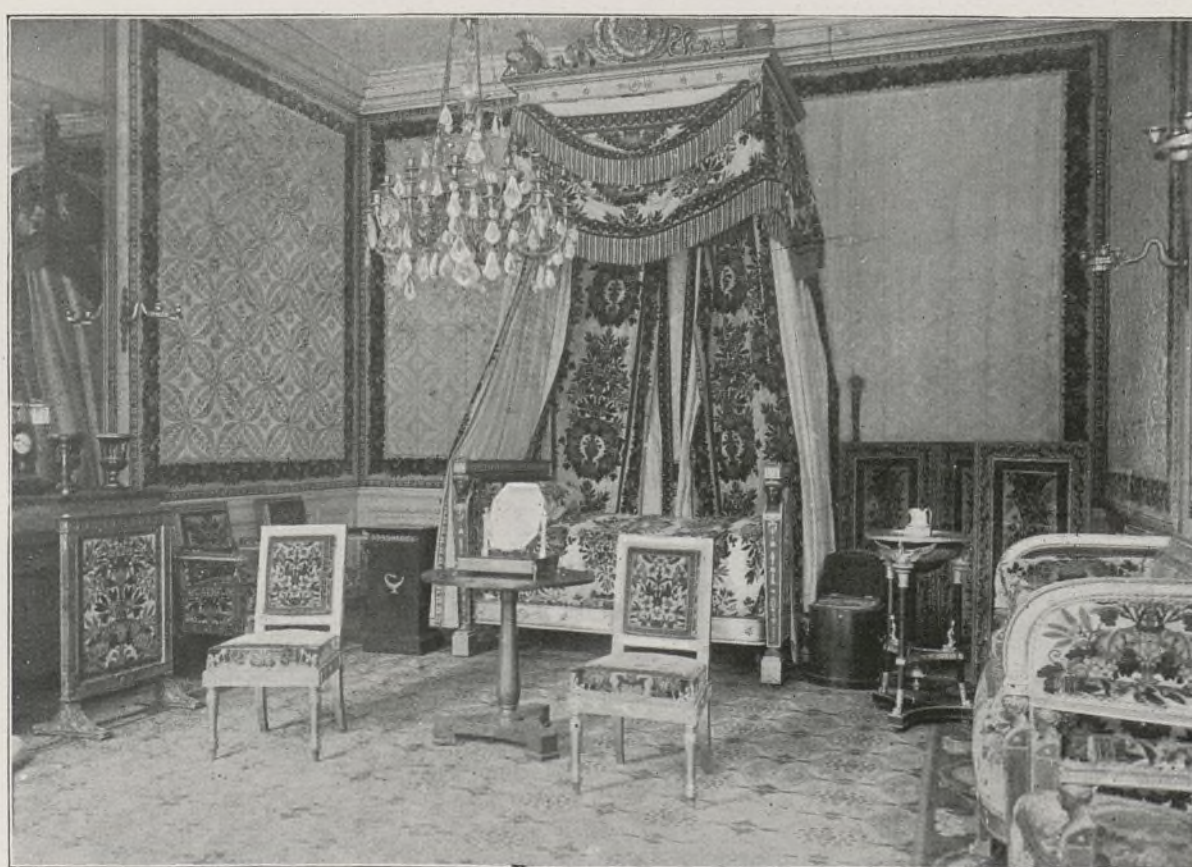
Les tapisseries de Beauvais y montrent leurs plus beaux modèles (Salon du prince souverain Joseph, au premier étage du Pavillon des Chasses)

et les Savonneries des Gobelins et d'Aubusson, d'une magnificence sans égale, défient le temps par la fraîcheur de leurs teintes. Le temps, qui use tout, les a préservées, le temps s'est montré bon peintre ; ces visages caressés par lui au long d'un siècle sont plus vivants, leurs ajustements et leurs étoffes ont plus de distinction, les ciels eux-mêmes se sont idéalisés.

La vie... Les soieries de Lyon notamment, les tentures, les rideaux et leurs écharpes évoquent cette vie jusqu'à l'hallucination. Seraient-ce là les soies du temps ? celles du premier Empire ? celles de la vieille maison Pernon-Grand (aujourd'hui Chatel et Tassinari), anciens fournisseurs de Napoléon ? Seraient-ce là enfin les soies de 1806 ? O vie des choses !... Elles ont encore, sur la frisure de leurs reflets, cette poudre mate qui n'appartient qu'aux fruits, aux pastels. On les effleure... elles exhalent tout bas le petit ramage de la soie neuve ; et cependant elles sont de



Cabinet de Toilette de Joséphine (Petits Appartements)



Chambre de Madame Mère (Petits Appartements)





## CABINET TOPOGRAPHIQUE, OU SALLE DES CARTES

Où l'Empereur Napoléon I<sup>er</sup> prépara la plupart de ses campagnes

*(Des fleurs de lis ont remplacé sous la Restauration la décoration primitive du tapis)*

Ayuntamiento de Madrid





*Victoire, par Thomire  
(Salon de Joséphine)*

1806, elles ont connu l'Impératrice, sa main les froissa... La jolmain n'est plus que poussière, qu'oubli, et le rideau est toujours là, frissonnant sous son duvet.

Puissants velours de Gênes à feuillages (comme dans la grande chambre à coucher de l'Empereur), étoffes aux mille sujets et aux mille teintes, taffetas, damas et lampas, ornés de danseuses, d'arabesques, d'abeilles, de palmettes, d'armes et agrémentés de bordures « à la grecque », aux tons les plus inattendus et les plus bizarres. Le visiteur voit tout cela et s'arrête, muet, ébloui. La plupart de ces étoffes sont demeurées telles qu'au premier jour ; quelques tentures murales, seules, montrent d'indiscrètes brisures, et sur l'angle de certains sièges la soie paraît un peu lasse. Mais tel qu'il subsiste encore aujourd'hui, cet ensemble de choses, lambris, meubles, tissus, métaux, céramique, cet ensemble est d'une telle beauté qu'elle emplit, encombre et déborde l'admiration !

□ □ □

L'Empereur ressuscita le Palais. Il le voulut grand, pour que la splendeur de la demeure fit un cadre digne, sinon à sa majesté, qu'il sentait lui-même précaire, toute d'improvisation, mais à sa puissance, à sa Force. Dans ce palais de Fontainebleau, d'ailleurs, l'Empire avait reçu et logé la Papauté.

Le Pape et l'Empereur s'étaient rencontrés dans la forêt, à la Croix de Saint-Hérem, le 25 novembre 1804. Le Souverain Pontife était sorti de sa berline pour monter dans la voiture de Napoléon, qui l'attendait avec hauteur. Le Soldat prit la « droite », ayant Pie VII à sa gauche. En attendant la journée du couronnement, le

Pape habita les pièces du palais qu'on désigne encore de son nom.

L'Empereur occupait alors avec l'Impératrice Joséphine une série d'appartements plus modestes, au rez-de-chaussée sur le Jardin de Diane (autrefois les petits appartements de Louis XV) et y attendait que les grandes pièces du premier étage fussent terminées. Quand il y monta, vers 1810, on ne toucha rien au « logis » qu'il abandonnait, ni à sa bibliothèque de 4.000 volumes, création de M. Fontanes ; il garda l'habitude de s'y rendre, solitaire, par un escalier tournant qui fait aboutir cette bibliothèque basse à son cabinet de travail du premier étage, pour méditer sur un projet de loi laborieux, ou étudier quelque nouveau plan de campagne.

On visite aujourd'hui — avec une autorisation préalable — ces Petits Appartements privés de Napoléon et de Joséphine. Je ne crois pas qu'il y ait au monde une série de souvenirs napoléoniens plus complète et plus émouvante.

Ces pièces, qu'il m'est impossible d'énumérer, mais dont je compte bien donner plus tard la description qu'elles mé-

ritent, sont d'une simplicité tour à tour grave et charmante. La partie réservée à l'Empereur : bibliothèque, bureaux, cabinet topographique, etc., porte le cachet martial du soldat, de l'homme des camps, pressé, austère, peu soucieux de ses commodités, sauf en ce qui concerne les soins du corps.

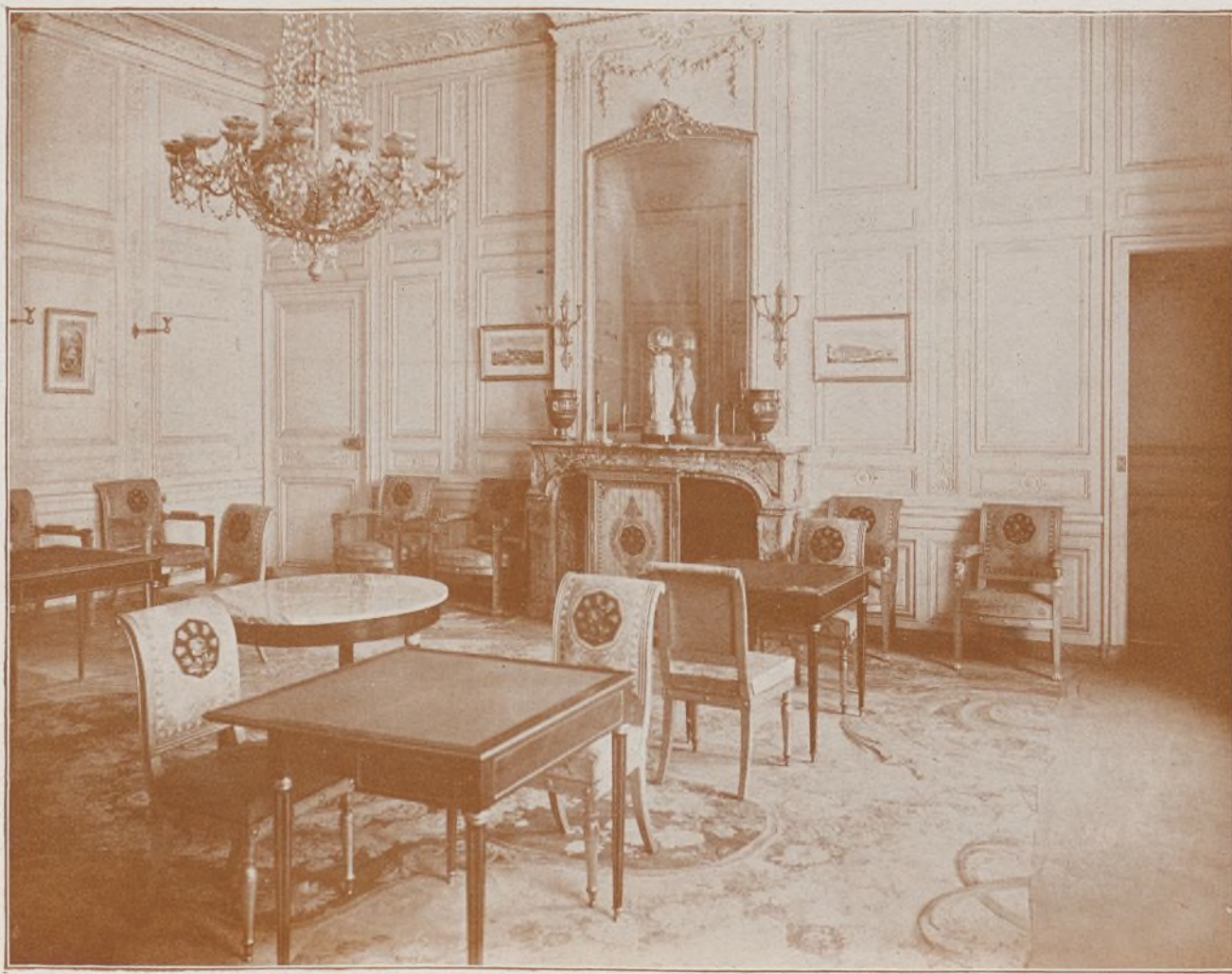
Ce fut dans la Salle des Cartes, ou Cabinet topographique, que l'Empereur, en 1805, passa une nuit célèbre, fixée par l'histoire.

Apprenant qu'une troisième coalition se formait contre la France, il quitta l'Italie au galop de sa berline, entra un soir au Palais, courut à son Cabinet topographique, où il se fit servir du pain et des raisins, se jeta sur les cartes et passa la nuit entière avec sa pensée. Là, il élaborait le plan de campagne qui commence à Ulm et se termine à Schœnbrunn. Cette pièce tendue de gourgouran vert, avec ses tables, ses sièges, ses cartes, ses flambeaux, cette pièce est pleine du souvenir d'Austerlitz...

Les Petits Appartements de l'Impératrice sont plus gracieux, on ne sait pourquoi plus mélancoliques. C'est une femme. A sa demeure, à son foyer il est resté plus d'elle-même. Il semble que son âme flotte au bruissement de ces rideaux, rêve sur ces canapés, surtout dans l'exigu retiré, si intime, placé



*Pendule Louis XIV*



*Salon de Jeu (Petits Appartements)*





*Le Pape Pie VII* (Bibliothèque Nationale)

entre son Cabinet d'études et sa Chambre, nid où se voit une jolie méridienne tendue de taffetas vert, évocatrice de la créole, de ses formes langoureuses et allongées.

Ce Cabinet de *travail*, dès qu'on le nomme, fait sourire. Joséphine, étudier !... La charmante paresseuse, étudier quoi ? Voici son chevalet de peinture... Nous voudrions voir de cette peinture. Voici le métier à broder, qui n'est pas un meuble, qui est de l'orfèvrerie. Entourée des pages et des secrétaires, on la voit, assise sur l'une de ces chaises basses, piquer son point, puis partir de rire, se lever en laissant, oubliant tout, la laine pendant à l'aiguille avec l'intrigue commencée. Plus loin, l'imagination anime son merveilleux *Salon Jaune* d'un va-et-vient, tasses et brioches aux doigts,

des officiers d'ordonnance de l'Empereur, aux uniformes « bleu et argent », radieux sur un tel fond d'or !

La Chambre à coucher, admirée pour son luxe, est généralement critiquée, il faut le dire, pour sa raideur, son absence de grâce et de goût. Un arc de triomphe orné de plumes d'autruches et de pendentifs en colliers, vrai lit de créole, aux rideaux épais triplés, quintuplés. Et l'on songe à la « méridienne » si invitante, si molle, si douillette, où des pointes de coudes roses semblent avoir piqué leurs creux...

Du Cabinet de toilette, ce qui s'en voit est un pur bijou ; ce qui ne se peut voir, qu'en dire ? C'est encore l'incommodité du XVIII<sup>e</sup> siècle. Pas de closets, une simple chaise d'affaires toute ronde et ridicule. Mais, à côté de ces banalités, deux vases bleu de Sèvres, aux filigranes d'or exquis, où les fées feraient leur cuisine.

Telle est cette série d'Appartements où l'homme le plus extraordinaire et la femme la plus charmante ont vécu, de 1804 à 1810. C'est un chef-d'œuvre d'art, un « rendez-vous de chefs-d'œuvre », une source miraculeuse d'impressions. Tous les Parisiens devraient connaître ces choses, qui sont si près d'eux... qui le sont trop.

Ce fut vers 1810 que l'Empereur prit possession des Grands Appartements du premier étage, pour lesquels il avait décidé en 1805 de consacrer une dizaine de millions. Il était déjà au faite de la gloire, ce petit étage ne lui coûta rien à gravir. Comme architecte, il a peu fait. L'Architecte du palais est incontestablement François I<sup>er</sup> ; Napoléon n'en fut que le Tapissier.

On lui doit quelques rares travaux : la restauration du



*Le lit de repos et une partie du mobilier de Pie VII*



Jeu de Paume et de la Galerie de Diane, ainsi que l'embellissement de la Cour du Cheval Blanc qu'il voulait transformer en Cour d'honneur. Un vieux bâtiment, flanqué de trois pavillons, masquait la façade du palais; il le fit jeter bas et remplacer par une grille en fer. En 1812, il reconstruisit les Cascades, — ce fut tout.

Deux événements, sans exemple dans l'histoire, eurent lieu dans ce palais : la captivité d'un Pape et l'abdication d'un Empereur, suivie de ses adieux.

Cette année-là, 1812, Pie VII entra à Fontainebleau, non plus triomphalement, comme en 1804, mais en prisonnier. Un habitant de la ville, qui a laissé des Mémoires, raconte naïvement la vie du Pape :

« Il mena d'abord une vie si retirée et si solitaire, qu'il ne se mettait même pas à la fenêtre, bien que celle-ci restât ouverte une partie du jour. Cependant, au bout d'un mois, il se relâcha de ce régime rigoureux : il regarda le ciel, le lac, les bois, les rochers, consentit à recevoir quelques personnes de distinction, puis enfin d'autres d'un rang moins élevé. Il descendit même, une ou deux fois, dans le Parterre, et c'est à ce sujet que nous avons eu à subir un démenti de la part de certains historiens. Toutefois, je maintiens mes dires. Il m'a parlé, je le connaissais très bien. Je le vis une fois se promener dans le Jardin, il était accompagné de deux cardinaux, et tous trois jetèrent du pain aux cygnes de la pièce d'eau nommée *Le Tibre*. »

(Alexis DURAND, 1836.)

La France est envahie. Napoléon combat de toutes

parts. L'Empire chancelle. Une pièce du palais raconte funèbrement ce grand drame. Quelques fauteuils et un modeste guéridon... C'est là que l'homme qui eut tout, a tout laissé, abandonné.

Il m'a semblé que ce serait un repos pour le lecteur de lire, mises en action par le dialogue, les phases les plus notoires de cet événement extraordinaire; on les trouvera plus loin, détachées d'une étude qu'il m'a fallu abrégée beaucoup et à laquelle je n'ai plus que ces lignes à ajouter pour en finir.

La chute de l'Empire ajourna indéfiniment les voyages des souverains à Fontainebleau. Louis XVIII n'y vint qu'un seul jour. Charles X y alla chasser quelques lièvres. Les salles abandonnées se réveillèrent de nouveau sous Louis-Philippe, qui restaure, fâcheusement parfois, un grand nombre de leurs peintures et construit la *Salle des Colonnes* pour le mariage de son fils le duc d'Orléans. Médiocre passage que celui de ce roi bourgeois dans ce palais. Non seulement médiocres, tout à fait laides les transformations qu'y apporta plus tard Napoléon III, sauf un joli théâtre, en lampas bouton d'or, œuvre de l'architecte Lefuel en 1856. Le second Empire avait été plutôt nuisible au palais; en tout cas, il n'ajouta rien de nouveau à la « maison des rois, œuvre des siècles ».

Depuis, la République se borne à conserver son magnifique domaine, mais elle le conserve avec soin et respect.

GEORGES D'ESPARBÈS

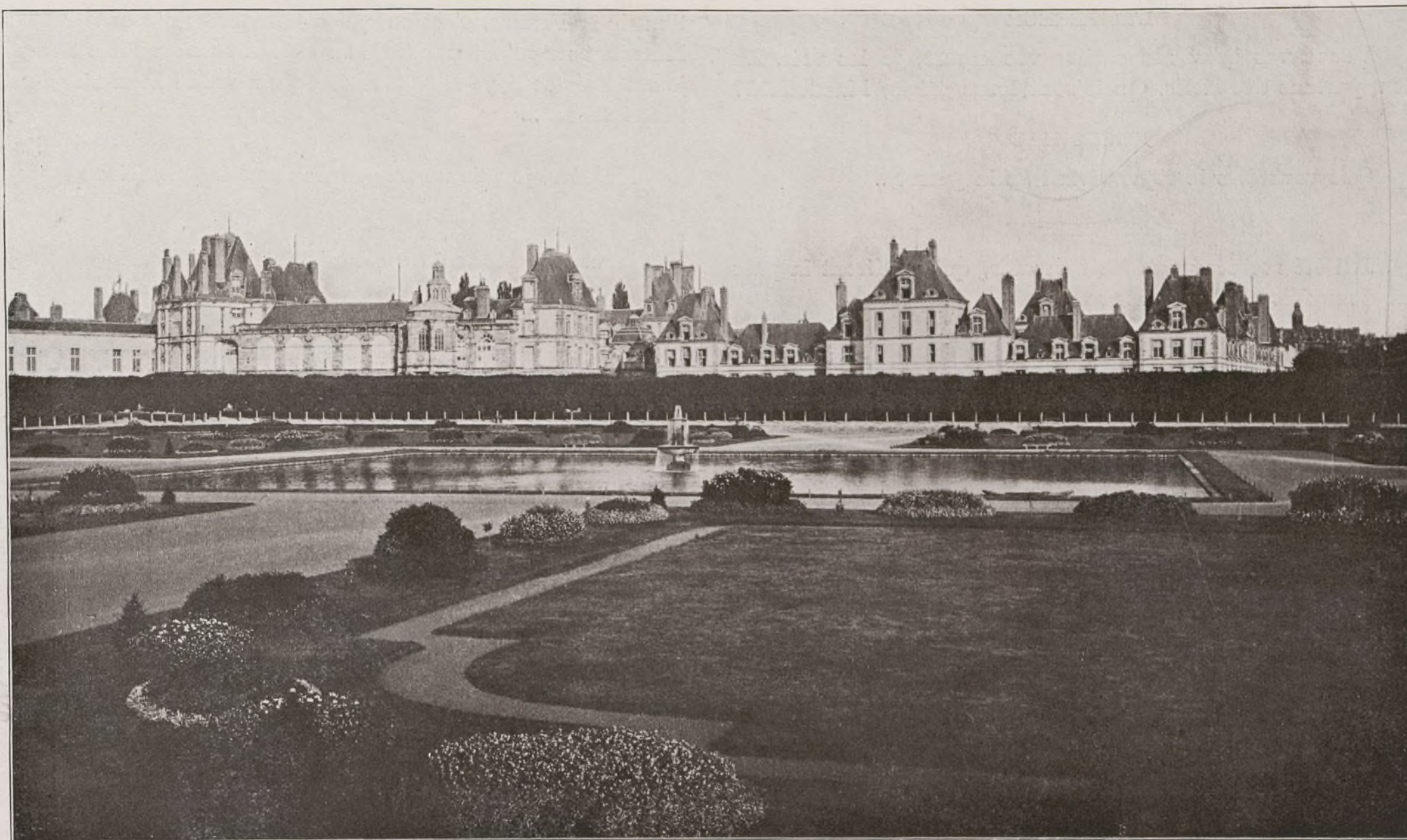


Lefuel, architecte

La Salle de Théâtre (XIX<sup>e</sup> siècle)

(N. D. Phot.)





*Le Palais vu du Parterre*

(N. D. Phot.)

## L'ABDICATION

*Palais de Fontainebleau, Minuit*

LES MARÉCHAUX NEY, MACDONALD, CAULAINCOURT

L'EMPEREUR, *se promenant de long en large,*

Eh bien, Ney ?

NEY

Sire, voici l'ultimatum de l'Empereur de Russie : l'Ile d'Elbe.... ou autre chose.

L'EMPEREUR, *ironique*

L'Ile d'Elbe, c'est-à-dire l'exil. Autre chose, c'est-à-dire la mort, la mort par le poison ou les balles.

MACDONALD

Pour la première fois, Sire, le succès vous abandonne. Votre 6<sup>e</sup> corps d'armée a déserté. De plus, le Sénat a proclamé votre déchéance.

NEY

Je sais que des tentatives sont faites pour remettre la monarchie sur le trône.

CAULAINCOURT

Le lieu même où vous êtes, Sire, n'est plus en sûreté. Les Russes nous entourent. Fontainebleau est à découvert.

L'EMPEREUR

Eh bien ?

NEY

Nous vous conseillons de signer votre abdication pure et simple.

L'EMPEREUR

Abdiquer, descendre, en pleine puissance, en pleine gloire, à mon âge, à quarante-cinq ans ! Je n'ai jamais été plus fort, plus maître de moi. Céder, quand je puis combattre ! N'êtes-vous pas à mes côtés ? N'ai-je pas les hommes de Soult, de Suchet, du prince Eugène, ceux d'Augereau ! Je puis me retirer sur la Loire...

*(Il met la main à la garde de son épée)*

J'ai encore l'épée d'Austerlitz !

NEY

La guerre, toujours la guerre...

L'EMPEREUR

Quoi ! vous !... C'est vous, Ney ! vous le « brave des braves » qui parlez ainsi !...

NEY

Et c'est vous, l'Empereur, vous qu'on appelle « Napoléon le Grand », qui consentiriez à faire une guerre de partisans !...

L'EMPEREUR *(Il s'assoit)*

Soyons calmes. J'ai voulu m'expliquer franchement avec vous. Je vous devine chancelants, prêts à m'abandonner. Que reprochez-vous à votre chef ?

CAULAINCOURT, *hésitant*

Notre admiration personnelle vous est acquise, mais notre rôle de commissaires...



L'EMPEREUR

Vous avez beau me cacher vos cœurs, je les vois. Eh bien, parlons des alliés. Quels sont leurs griefs, Macdonald?

MACDONALD

Que vous êtes le signe vivant de la guerre...

L'EMPEREUR

J'ai été meilleur que les Romains, qui ne firent la paix que deux fois en sept cents ans !

CAULAINCOURT

Les alliés prétendent que la France est épuisée par l'expédition de Russie, et ils vous accusent de l'avoir entreprise dans le seul intérêt de votre gloire.

L'EMPEREUR

Allons donc ! Que Ney en soit témoin, lui le *Lion Rouge*, le soldat de la Bérésina ! Pouvais-je attendre les Russes sur le Rhin ? Que devenait le prestige de la bravoure française !...

MACDONALD

Et puis, l'excès de pouvoir... le mépris que vous aviez pour les hommes...

L'EMPEREUR, la voix éclatante

Maréchal Macdonald !...

(Se reprenant, presque à voix basse)

Oui, Marmont vient de me trahir, et je n'ai pour lui que du dédain. Quant à la rigueur de mon autorité, le monde n'a pas compris que je ne combattais que pour remanier la charte de la vieille Europe, la rajeunir, lui donner des lois meilleures. Cette France, que je voulais faire si grande, la laisser si petite !... L'abandonner sans frontières, elle qui en avait de si belles ! Cette humilia-

tion de la France, c'est ce qui est le plus poignant ! Ah ! si Marmont ne m'eût pas trahi !... en moins de quatre heures, je refaisais ce pays-ci le plus fort du monde ! Peut-être est-il temps encore...

(Il les regarde rapidement)

Ecoutez, je sais un moyen de ramener la fortune !

MACDONALD

Nous sommes las, Sire. Vingt ans de guerre...

NEY

Nous avons été infatigables, mais vous avez atteint avec nous le terme des forces humaines.

L'EMPEREUR

J'ai travaillé, souffert, moi seul, dix fois plus que vous tous ! Avec le poids du monde sur mes épaules, j'ai marché sous la pluie, sous le soleil, dans la neige, j'ai dormi au bivouac, je me suis nourri comme un caporal.

(Il marche de long en large, en s'adressant individuellement aux maréchaux)

Aussi le soldat me reste. Le soldat, c'est-à-dire le peuple, les ouvriers, les paysans. Tout homme modeste a le sentiment national. Mais vous êtes devenus orgueilleux. J'ai laissé vos têtes s'élever trop haut. Je vous ai couverts d'honneurs, jeté des principautés, des grades ; je vous ai chargés d'or ; vous pliez sous le fardeau, il vous a usés, et non pas la guerre ! Voilà pourquoi vous me bravez, pourquoi les Maréchaux de France m'abandonnent tandis que le soldat... Mes Soldats !... Mon nom, mon image, mon épée, cela leur suffirait encore. Ils n'espèrent pas la fortune, eux, ils ont la foi ! Ouvrez cette porte ! Y a-t-il dans ce palais quelque sous-officier ou soldat ? Qu'on le fasse venir ! Je l'attends !...

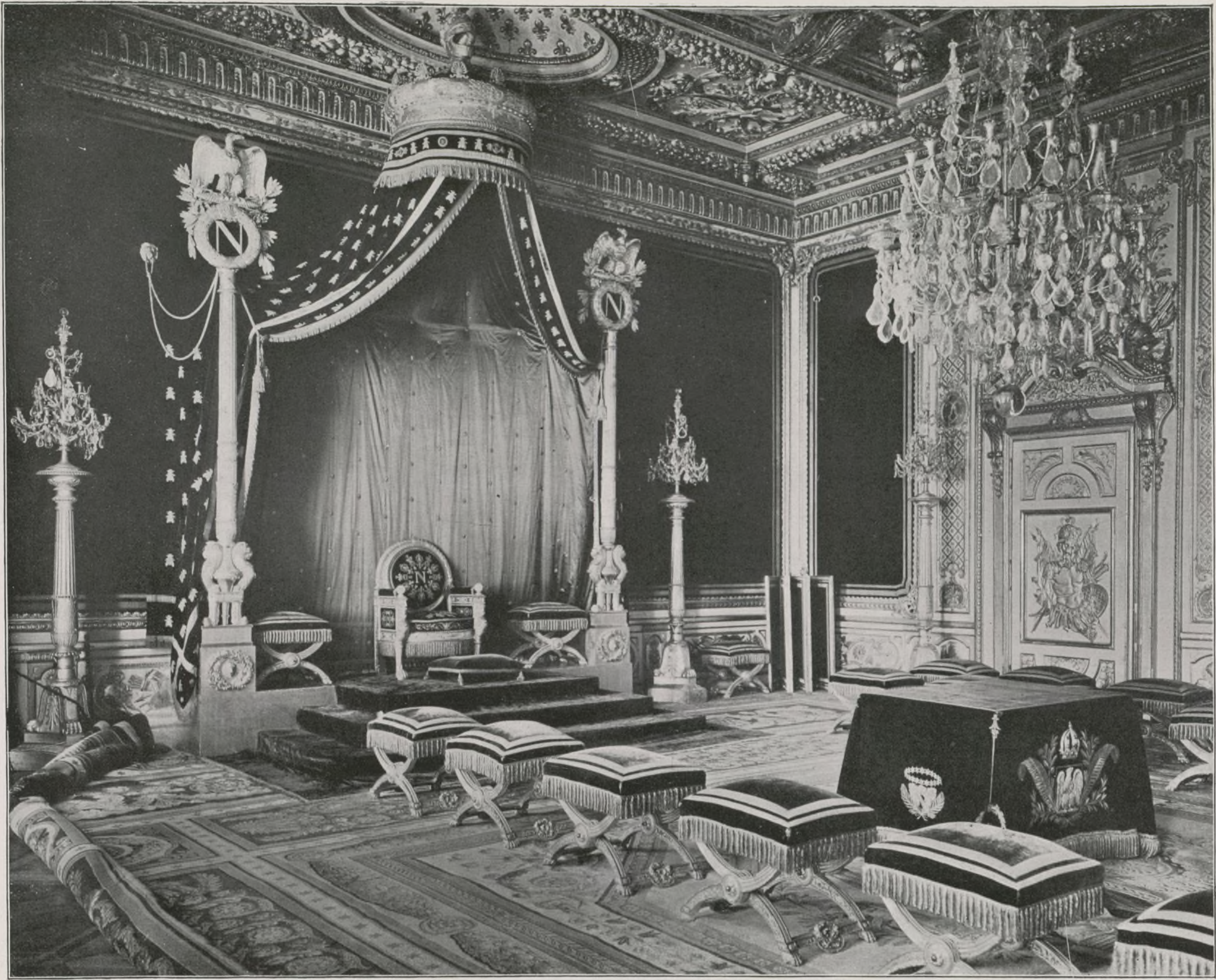
CAULAINCOURT

Sire...



Petits Appartements. — Le Salon de l'Impératrice Joséphine





La Salle du Trône

L'EMPEREUR

Rien ne serait perdu si vous aviez des âmes de soldats ! Vous étiez destinés à demeurer simples colonels et j'ai fait de vous des princes ; dans vos rangs, j'ai pris des rois !...

*(Un vieux houzard aux cheveux blancs se présente)*

L'EMPEREUR

Maréchal des logis, tu es vieux, tu étais sans doute en Italie ?

LE HOUZARD

J'ai gagné un sabre d'honneur à Castiglione.

L'EMPEREUR

Ton Empereur est en danger. On veut le forcer à quitter le trône. Mais si l'Italie m'offrait une retraite digne de nous deux, marcherais-tu vers les Alpes comme autrefois ? On s'y souvient d'Arcole et de Marengo. Avec tes camarades, voudrais-tu me suivre en Italie ?

LE HOUZARD

Jusqu'au bout du monde.

L'EMPEREUR

La victoire m'obéirait encore. Nos ennemis...

LE HOUZARD, avec un geste énergique  
Tes ennemis au cimetière, mon Empereur.

L'EMPEREUR

Nos ennemis auraient beau jeter contre nous des multitudes d'hommes et de canons, des nuées de chevaux...

LE HOUZARD

Leurs chevaux à la cuisine, mon Empereur.

L'EMPEREUR

Que vous disais-je ? L'armée n'est-elle pas avec moi ? Vous avez entendu ! Le soldat est près de son empereur ; votre chef, pour vous, est déjà un étranger. Va-t-en, mon ami... Messieurs, que répondrez-vous ?

*(Ney recule, la tête baissée, tandis que Macdonald et Caulaincourt s'avancent)*



Berceau d'usage du Roi de Rome



MACDONALD

Que si le cœur de l'armée bat encore pour vous, Sire, l'univers s'éloigne de votre personne. Il sied au génie de s'élever avec le malheur. En quittant le trône, vous en descendrez plus grand que jamais.

L'EMPEREUR, d'une voix terrible

Allons ! je vois qu'il faut céder ! Je n'ai plus de généraux ! plus d'amis ! plus de compagnons d'armes !...

Il s'assied devant un guéridon, prend une plume,

et lit à haute voix, tout en l'écrivant, le texte de l'abdication :

« Les puissances alliées ayant proclamé que l'Empereur Napoléon était le seul obstacle au rétablissement de la paix en Europe, l'Empereur Napoléon, fidèle à son serment, déclare qu'il renonce, pour lui et ses héritiers, aux trônes de France et d'Italie, et qu'il n'est aucun sacrifice personnel, même celui de la vie, qu'il ne soit prêt à faire à l'intérêt de la France. »

(Il se lève et dit aux trois maréchaux :)

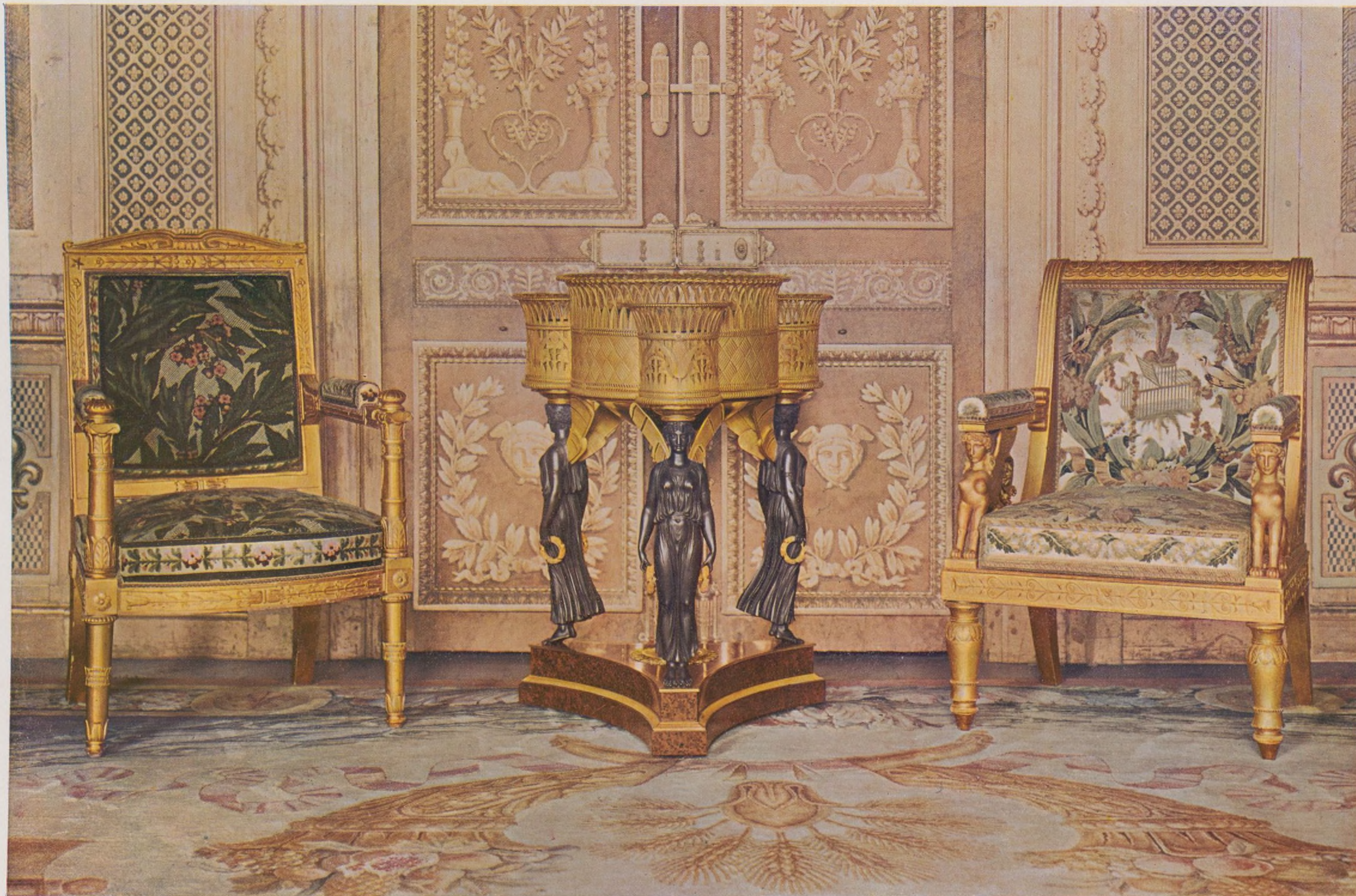
Vous avez entendu... Allez.



*Napoléon signe son abdication à Fontainebleau*

Tableau de Bouchot et Ferri (Musée de Versailles)





MOBILIER DU PALAIS DE FONTAINEBLEAU

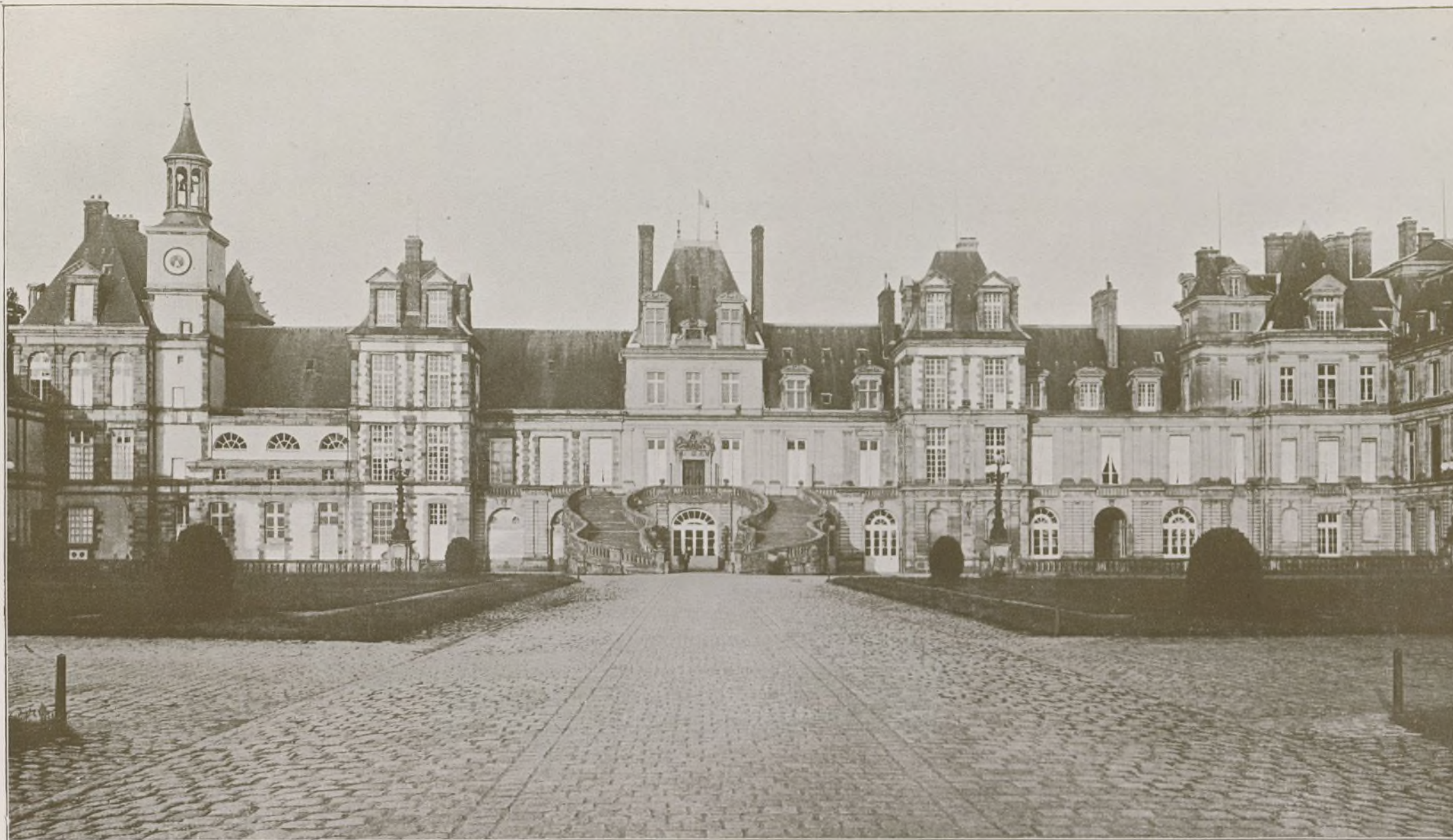
FAUTEUILS DES CHAMBRES DE L'EMPEREUR ET DE L'IMPÉRATRICE  
JARDINIÈRE DU SALON DE L'EMPEREUR

Ayuntamiento de Madrid









*Cour des Adieux (autrefois du Cheval Blanc) Au milieu, l'escalier dit Fer à Cheval, construit par Ducerceau*

## LES ADIEUX

COUR DU CHEVAL BLANC, A FONTAINEBLEAU, MIDI, 20 AVRIL

(Il pleut)

*Sur les marches de l'escalier du Fer à Cheval, sont présents :*

DUC DE BASSANO	COLONEL GOURGAUD
GÉNÉRAL BELLARD	BARON FAIN
GÉNÉRAL ORNANO	COLONEL ATTHALIN
GÉNÉRAL CORBINEAU	BARON DE LA PLACE
COLONEL ANATOLE DE MONTESQUIOU	CHEVALIER JOUANNE
COMTE DE TURENNE	GÉNÉRAL KOSAKOWSKI
GÉNÉRAL FOULER	COLONEL WONSOWITCH
BARON DE MESGRIGNY	

plus 1 MAÎTRE D'HOTEL  
1 FOURRIER DE LA COUR  
1 CUISINIER EN CHEF  
2 COURRIERS  
2 VALETS DE CHAMBRE  
5 DOMESTIQUES  
2 PALEFRENIERS  
1 PREMIER BOULANGER

Le 1<sup>er</sup> Régiment des Grenadiers à pied de la Vieille Garde est rangé devant le grand escalier.

A droite de l'escalier, attendent seize voitures attelées en poste. Près des portières de ces voitures sont restés les commissaires étrangers, qui doivent accompagner l'Empereur à l'Île d'Elbe.

L'Empereur paraît, suivi des généraux Drouot et Bertrand.

UN OFFICIER, dans la foule :

Portez vos armes! Présentez vos armes!

Les tambours battent aux champs. Le Porte-Aigle élève le drapeau.

Napoléon descend avec lenteur et serre affectueusement la main à chacun des officiers rangés à droite et à gauche sur les marches de l'escalier.

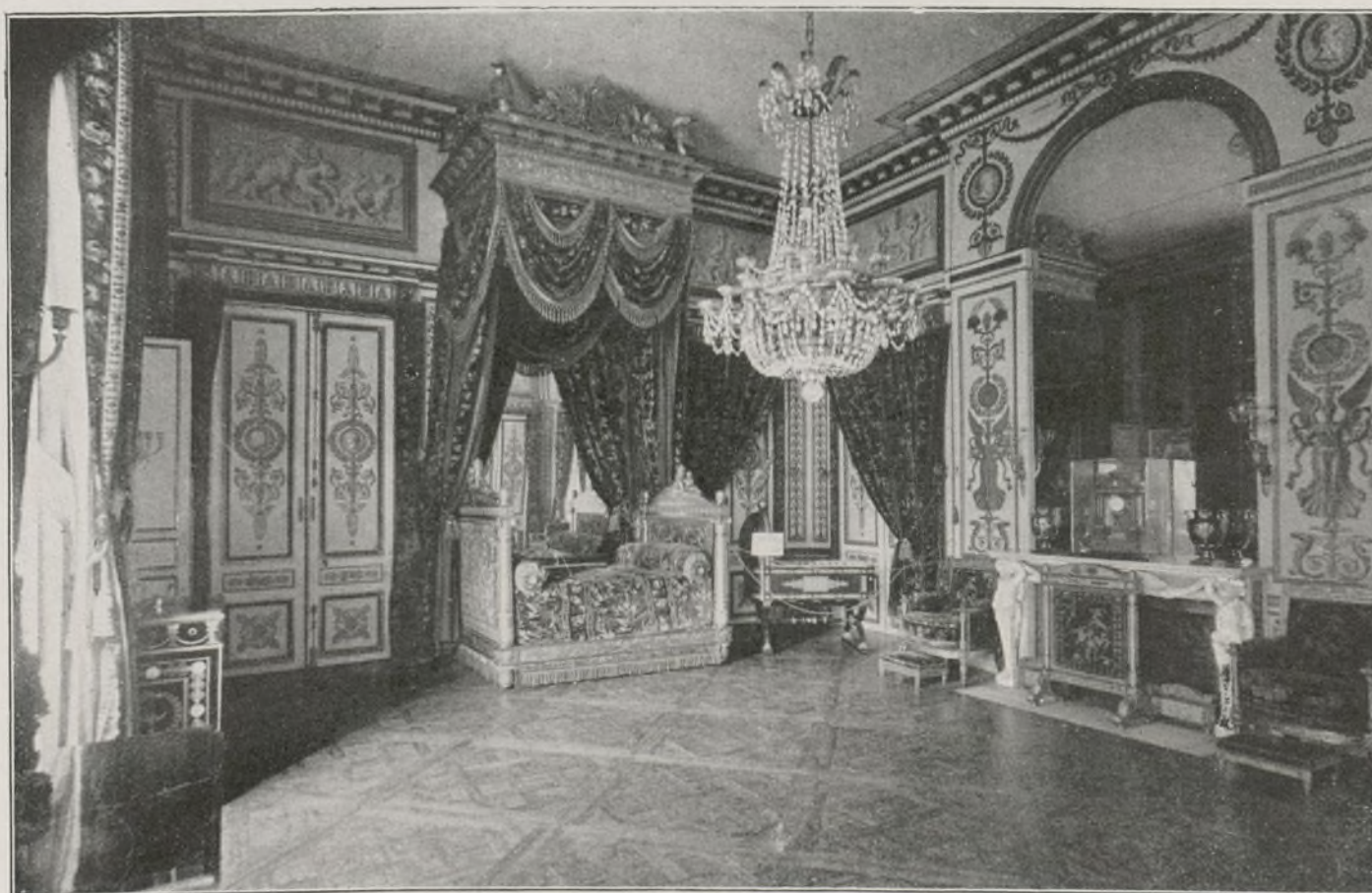
A l'avant-dernière marche, il s'arrête et promène un coup d'œil rapide autour de lui.

(Les tambours se taisent)

Le général *Petit* vient prendre les ordres. L'Empereur lui donne la main.

L'EMPEREUR

Faites former le cercle.



*Chambre à Coucher de Napoléon (Grands Appartements)*



Ordres. Voix très basses des officiers, chuchotement confus.

Les deux ailes du régiment se replient vers l'escalier.

L'Empereur, levant la main, fait signe qu'il va parler.

Il se fait soudain un grand silence.

#### L'EMPEREUR

« Officiers, sous-officiers, caporaux et soldats de ma vieille garde, je vous fais mes adieux !

» Depuis vingt ans que nous sommes ensemble, je suis content de vous, je vous ai toujours trouvés sur le chemin de la gloire !

» Les puissances alliées ont armé l'Europe contre moi ; une partie de l'armée a trahi ses devoirs, et la France elle-même...

» Avec vous et les braves qui me sont restés fidèles, j'aurais pu entretenir la guerre civile en France, mais la France n'en eût été que plus malheureuse.

» Soldats, ne plaignez pas mon sort ; je serai heureux lorsque je saurai que vous l'êtes !

» J'aurais pu mourir, rien ne m'était plus facile. Mais je veux suivre le chemin de l'honneur. J'écrirai les grandes choses que nous avons faites ensemble !

(Violentes interruptions. Au geste du général Petit, le régiment s'écrie :



Le Petit Chapeau

Le Régiment de la Vieille Garde s'éloigne.

La Cour, désormais nommée « des Adieux » reste déserte.

La pluie tombe.

Vive l'Empereur !...

L'EMPEREUR,  
*continuant avec émotion*

» Je ne puis vous embrasser tous, mais j'embrasserai votre général. Venez, général Petit !

(Il l'embrasse.)

» Qu'on m'apporte l'Aigle !

(Il l'embrasse à plusieurs reprises.)

» Oh ! cher Aigle ! que ce dernier baiser retentisse dans la postérité !

(Il descend, les bras ouverts :)

« Adieu, mes enfants ! adieu, mes braves ! entourez-moi encore une fois ! »

(Longues acclamations :)

Vive l'Empereur !...

Le Général Petit, la main sur ses yeux, conduit l'Empereur à sa voiture. L'Empereur y monte avec Bertrand.

A ce moment, le Porte-Aigle, resté sur l'avant-dernière marche de l'escalier, hausse le drapeau vers Napoléon.

L'Aigle du 1<sup>er</sup> Régiment des Grenadiers à pied de la Vieille Garde se détache lentement de la hampe, s'anime, grandit, puis s'envole dans la direction de la voiture de l'Empereur.



Les Adieux de Fontainebleau

d'après H. Vernet





*Henri IV*  
Tapisserie des Gobelins (XVIII<sup>e</sup> siècle)



*Louis XV*  
Tapisserie des Gobelins (XVIII<sup>e</sup> siècle)

## ÉVÉNEMENTS HISTORIQUES

QUI SE SONT PASSÉS AU PALAIS DE FONTAINEBLEAU, DEPUIS SA FONDATION JUSQU'A NOS JOURS

Dans l'histoire des successeurs de Louis VII jusqu'à François I<sup>er</sup>, on trouve que Saint Louis fit une longue et dangereuse maladie à Fontainebleau; que Philippe le Bel naquit en 1262, et mourut en 1314 dans ce château; que Louis XI y recueillit une bibliothèque, laquelle fut transportée ensuite au château de Blois par Louis XII.

En 1536, Jacques V, roi d'Ecosse, vint voir à Fontainebleau Madame Magdeleine de France, fille de François I<sup>er</sup>, qu'il épousa en 1537.

En 1539, François I<sup>er</sup> logea et reçut avec distinction l'empereur Charles-Quint, dans l'appartement dit « des Etuves », celui qui, plus tard, fut occupé deux fois, sous le règne de Napoléon, par le pape Pie VII, en 1804 et en 1812.

« Charles-Quint, dit-on, entra au Palais par la chaussée royale ou allée de Maintenon; il montait un cheval noir et le roi un cheval blanc. On avait élevé un arc de triomphe orné de trophées et de peintures où se croisaient les chiffres des deux monarques au milieu des emblèmes de la concorde. Il y eut aussi un magnifique concert. Ensuite l'Empereur fut introduit au Palais, au son des trompettes et des clairons, et s'avança dans la Galerie, où le roi le complimenta; puis il fut conduit par lui au Pavillon des Poëles. »

Le fou Triboulet, présent à la cérémonie, s'écria : « *Si l'Empereur osait traverser la France, je lui donnerais mon bonnet! — Et si je le laisse passer? repartit le roi. — Alors, Sire, je reprendrais mon bonnet de fou pour vous en faire don.* »

En 1545, naissance à Fontainebleau d'Elisabeth de Valois, fille de Henri II et de Catherine de Médicis, et qui devait épouser Philippe II, roi d'Espagne.

Catherine de Médicis, sous François II, qui vint au monde à Fontainebleau, en 1549, y convoqua, en 1550, à l'époque de la Conjuration d'Amboise, l'assemblée des notables qui se termina par l'arrestation du prince de Condé.

En 1562, douze ans après, le maréchal Saint-André, le duc de Guise et le connétable de Montmorency y enlevèrent le jeune roi Charles IX, et le ramenèrent, avec la régente Catherine, dans la capitale.

Le duc d'Anjou, qui fut depuis le roi Henri III, est né, le 10 septembre 1551, dans le château de Fontainebleau.

Le 31 janvier 1564, Catherine de Médicis, escortée de cent cinquante filles d'honneur, se rendit à Fontainebleau pour y recevoir les ambassadeurs du Pape et du Roi d'Espagne, amenés en France par le désir de voir annuler le traité d'Amboise. Après le refus de la régente et du roi son fils, eurent lieu des fêtes splendides.

Naissance en 1602 d'Elisabeth de France, fille de Henri IV et de Marie de Médicis, mère de Marie-Thérèse, qui épousa Louis XIV.

C'est à Fontainebleau, dans le petit pavillon rebâti sous Louis XV, que Henri IV, le 13 juin 1602, eut avec Biron en tête à tête, l'entretien qui précéda l'arrestation du maréchal, condamné et décapité un mois après.



Louis XIII est né à Fontainebleau, le 14 septembre 1606, ainsi que son frère Gaston d'Orléans, dans l'année suivante, le 16 septembre 1607.

La paix de 1629, entre Louis XIII et l'Angleterre, date du château de Fontainebleau.

En 1635, la reine Christine de Suède, allant à Rome, avait été reçue à Fontainebleau avec de grands honneurs. Elle revint en France en 1657 et eut ordre de s'arrêter à Fontainebleau, sans paraître à la Cour, qui était à Paris. Elle y reçut néanmoins la visite du roi. Ce fut pendant ce second séjour, le 10 novembre, qu'eut lieu, par sa volonté, la fin tragique de Monaldeschi. (Voir la relation authentique du P. Lebel, supérieur des Mathurins.)

La nouvelle de cet attentat fit une telle sensation à la cour qu'à l'instant même on parla d'expulser la reine Christine. Le cardinal Mazarin lui écrivit « qu'une action si horrible avait révolté S. M. et tous les gens de bien, et qu'elle n'avait plus qu'à sortir du royaume ».

Christine, irritée de cette injonction, lui répondit : « Votre procédé ne m'étonne point, tout fol qu'il est ; mais je n'aurais jamais cru que ni vous *ni votre jeune maître orgueilleux* eussiez osé me témoigner le moindre ressentiment. Apprenez tous, tant que vous êtes, *valets et maîtres*, petits et grands, qu'il m'a plu d'agir ainsi, et que je ne dois ni ne veux rendre compte de mes actions à qui que ce soit. Sachez enfin, *Mons le Cardinal*, que Christine est reine partout où elle est ! »

On voit au Palais la cotte de mailles de l'écuyer italien assassiné.

Le grand Dauphin, fils de Louis XIV, est né à Fontainebleau, le 1<sup>er</sup> novembre 1661.

C'est à Fontainebleau que le cardinal Chiggi, neveu du pape Alexandre VII, vint, le 2 juillet 1665, présenter à

Louis XIV satisfaction de l'insulte faite à Rome au duc de Créquy, ambassadeur de France.

Le grand Condé, étant venu de Chantilly pour visiter sa petite-fille, qui était atteinte de la petite vérole, mourut presque subitement, à l'âge de soixante-six ans, à Fontainebleau, après une attaque de goutte, le 4 mai 1698.

Le czar Pierre I<sup>er</sup> passa quelques semaines à Fontainebleau en 1717.

Louis XV, en 1725, épousa Marie Leczinska, fille du roi Stanislas, dans la grande chapelle du château de Fontainebleau.

Le Dauphin, fils de Louis XV, y est mort, à l'âge de trente-six ans, le 20 décembre 1765.

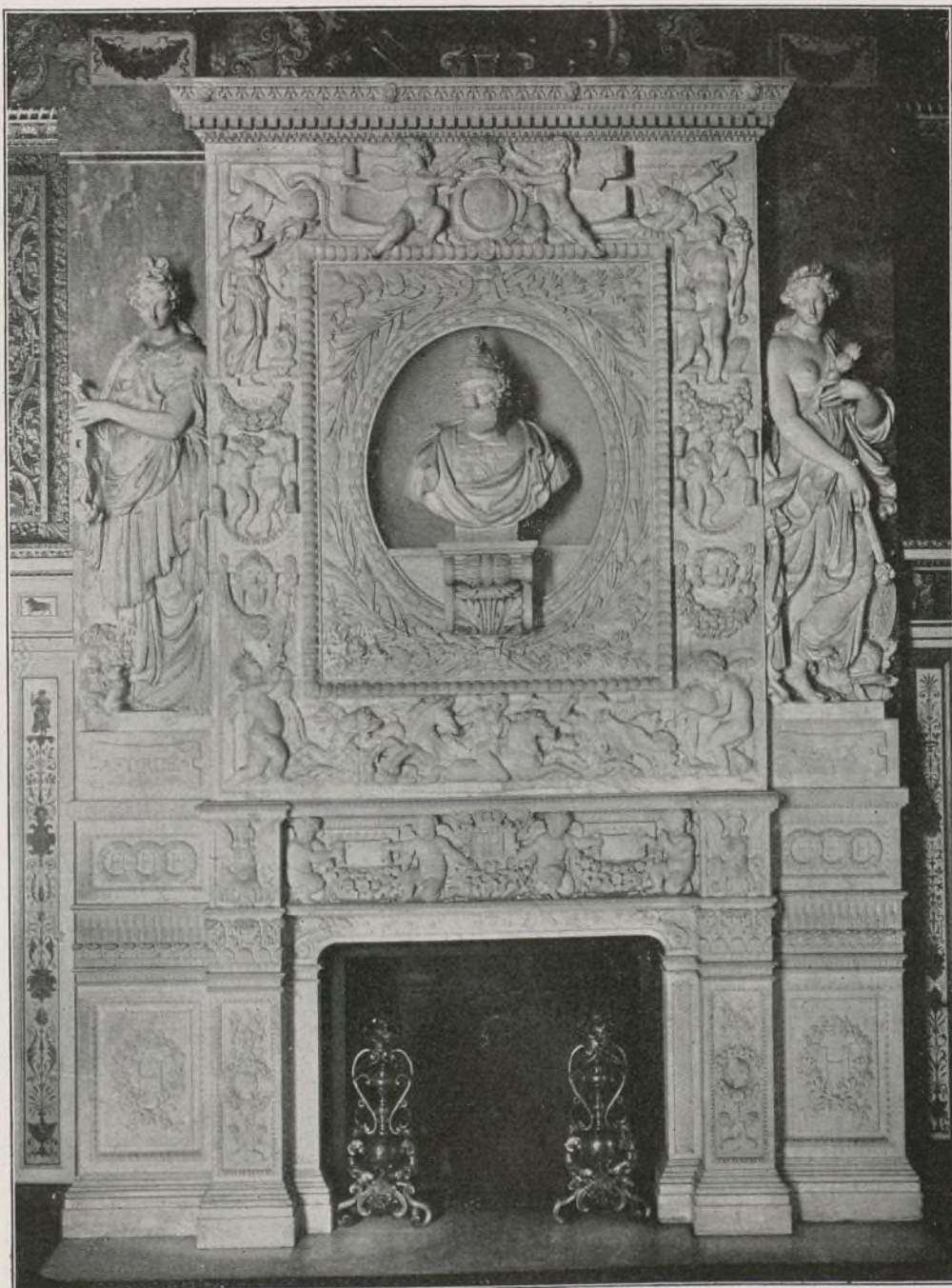
Les premières représentations du *Devin du Village* eurent lieu à Fontainebleau en 1752. On sait que l'auteur, J.-J. Rousseau, vint assister à l'une d'elles et s'enfuit pour ne pas être présenté à Louis XV.

Voltaire aussi a séjourné au Palais de Fontainebleau.

En 1804, lorsque Napoléon vint à Fontainebleau pour la première fois, le Palais servait de caserne à des prisonniers de guerre.

Le Pape Pie VII arriva à Fontainebleau le 15 novembre 1804. Il y revint comme prisonnier en 1812, signa un concordat dit « de Fontainebleau » (renonciation à la souveraineté des Etats romains) et ne retourna à Rome qu'en 1814.

Depuis cette époque jusqu'à nos jours, il n'est digne d'être cité que l'abdication de l'Empereur Napoléon (5 avril 1814), les adieux de Napoléon à sa garde (20 avril 1814), la revue passée par l'Empereur avant le retour aux Tuileries (20 mars 1815) ; et enfin le mariage du duc d'Orléans et de la princesse Hélène de Mecklembourg, célébré dans la chapelle du château le 30 mai 1837.



Cheminée de la Salle des Gardes

Par Jacquet, de Grenoble

A droite et à gauche, la Force et la Paix, sculptures de Francarville



## Automobilisme

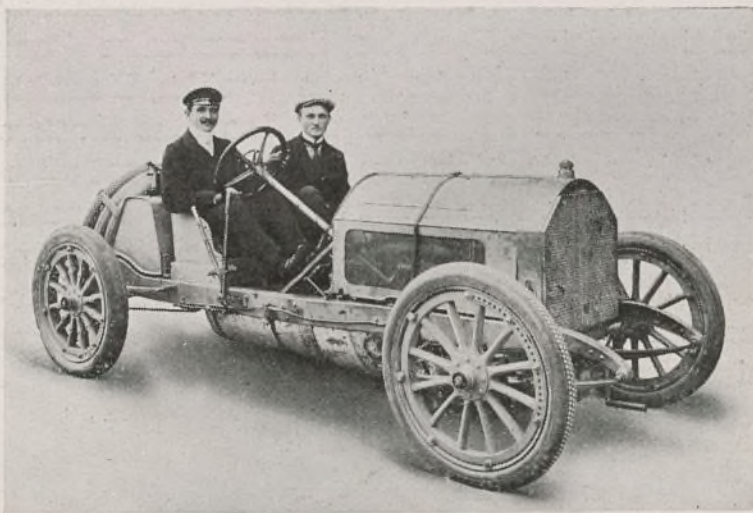
LE GRAND PRIX DE L'A. C. F.

Jamais encore aucune grande épreuve automobile, ni les légendaires courses de ville à ville, les Paris-Berlin, Paris-Vienne, Paris-Madrid, ni les glorieuses Coupes Gordon-Bennett, ni les successifs Circuits des Ardennes, ni enfin les précédents Grands Prix de l'A. C. F. n'avaient secoué l'opinion et remué les masses comme le dernier Grand Prix de Dieppe.

Je garderai toujours l'impression de Dieppe, la veille de la course ; de ses rues, si paisibles d'ordinaire, noires de piétons et d'autos bruyantes, de ses cafés envahis.

Si tout le monde l'attendait avec impatience ce Grand Prix, nous autres Français nous l'attendions avec confiance : notre industrie devait y trouver l'occasion de prendre une éclatante revanche de son échec de l'an dernier. Nous étions prêts, et la bataille, croyions-nous, ne devait se passer qu'entre voitures françaises. Hélas ! Maintenant que cette bataille est disputée et perdue — et depuis plus de trois semaines déjà — combien souhaiteraient qu'elle fût encore à courir ! Car, il n'y a pas à dire, et si grosse que soit la part qu'on doit faire dans toutes les épreuves de ce genre à la glorieuse incertitude du sport, jamais encore le résultat brutal d'une course automobile ne nous fut aussi défavorable.

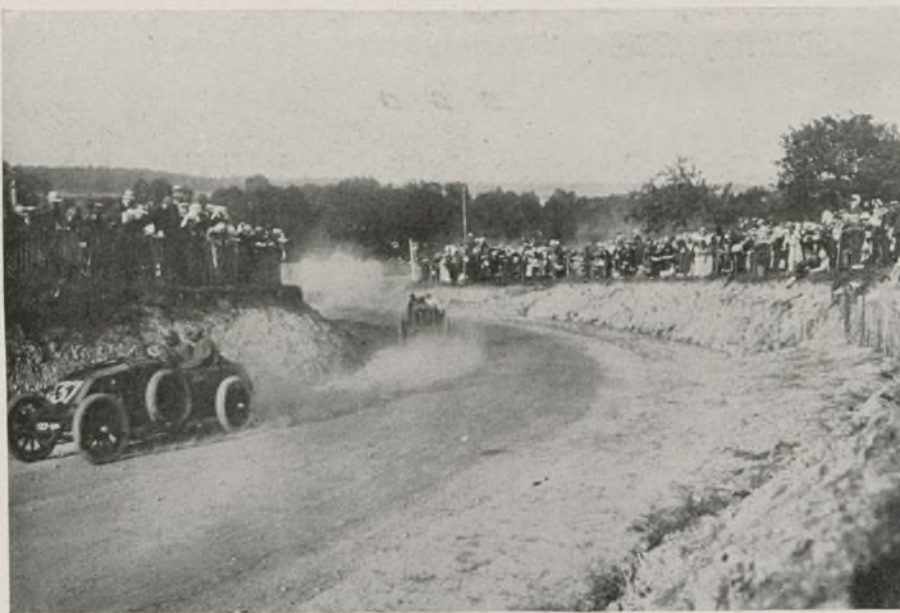
Nous avions mis 23 voitures en ligne : 10 seulement étaient à l'arrivée et les premières n'étaient



C. JOERNS, sur sa voiture Opel, munie de pneus Continental

que 4<sup>me</sup>, 8<sup>me</sup> et 9<sup>me</sup> ! Je n'aurai garde, à trois semaines de distance, de vouloir décrire la course. Ses moindres phases ont été dites et redites et tout le monde les connaît aujourd'hui. Je me contenterai de donner le classement :

1<sup>er</sup> Lautenschlager (Allemagne), sur Mercedes, en 6 h. 55' 43" 4,5 (moyenne à l'heure, 111 kil. 500), pneus et jantes Michelin. — 2<sup>e</sup> Hémerly (Allemagne), sur voiture Benz, en 7 h. 4' 24", pneus et jantes Michelin. — 3<sup>e</sup> Hanriot (Allemagne), sur voiture Benz, en 7 h. 5' 13", pneus et jantes Michelin. — 4<sup>e</sup> Rigal (France), sur voiture Bayard-A. Clément, en 7 h. 30' 36". — 5<sup>e</sup> Willy Poegge (Allemagne), sur voiture Mercedes, en 7 h. 32' 31". — 6<sup>e</sup> Joerns (Allemagne), sur voiture Opel, en 7 h. 39' 40". — 7<sup>e</sup> Erlé (Allemagne), sur voiture Opel, en 7 h. 43' 21". — 8<sup>e</sup> Dimitri (France), sur voiture Renault, en 7 h. 54' 12". — 9<sup>e</sup> Heath (France), sur voiture Panhard-Levassor, en 7 h. 55' 36". — 10<sup>e</sup> Perpère (Belgique), sur voiture Germain, en 7 h. 59' 7" 2/5. — 11<sup>e</sup> Cagno (Italie), sur voiture Itala, en 8 h. 7' 56". — 12<sup>e</sup> Gabriel (France), sur voiture Bayard-Clément, en 8 h. 11' 44". — 13<sup>e</sup> Courtade (France), sur Motobloc, en 8 h. 12' 43". — 14<sup>e</sup> Garcet (France), sur Motobloc, en 8 h. 19' 56". — 15<sup>e</sup> Caillois (France), sur voiture Renault, en 8 h. 19' 56" 2/5. — 16<sup>e</sup> Jenatzy (France), sur Mors, en 8 h. 24' 44". — 17<sup>e</sup> Landon (France), sur Mors, en 8 h. 39' 20". — 18<sup>e</sup> Barbazon (Angleterre), sur Austin, en 8 h. 42' 50". — 19<sup>e</sup> Resta (Angleterre), sur Austin, en 8 h. 46' 50". — 20<sup>e</sup> Fournier (Italie), sur Italo, en 8 h. 47' 20". — 21<sup>e</sup> Opel (Allem.), sur voiture Opel, en 9 h. 8' 11". — 22<sup>e</sup> Degrais



DIMITRI, sur sa voiture Renault Frères, munie de pneumatiques et jantes amovibles Michelin

(Belgique), sur Germain, en 9 h. 13' 34". — 23<sup>e</sup> Maurice Farman (France), sur Panhard, en 9 h. 24' 40".

La victoire de Mercedes fut régulière. Elle a gagné, non seulement parce qu'elle avait établi des voitures merveilleuses, vites, très vites — puisque c'est une d'elles, celle de Salzer, qui fit le tour le plus vite, en 36' 31" — mais aussi et surtout parce que la grande maison allemande avait admirablement préparé la course. Un détail qui en dira long sur l'admirable prévoyance qui présida à ces préparatifs : toutes les jantes de rechange avaient été ajustées et essayées ! Comment s'étonner après cela que la victoire ait daigné sourire à qui l'avait si merveilleusement préparée !

Ceci dit, et sans rien enlever au mérite des vainqueurs, il convient de reconnaître que nos représentants ont été victimes d'une guigne inconcevable. Rigal qui sur une Bayard-Clément finit le premier des Français et le quatrième du classement, fut cependant parmi les plus défavorisés. Dix-neuf fois, il dut changer de pneumatiques ! A raison de 2 ou 3 minutes par changement, on voit quel retard cela lui valut. Quelques crevaisons en moins, et la première place lui était acquise ! Le second conducteur de Bayard-Clément, Gabriel, ne fut pas plus heureux. Il termina pourtant douzième, après une lutte émouvante contre l'impitoyable guigne. Pour Hautvast ce fut pis encore. En pleine vitesse, une de ses jantes l'abandonna, le mettant irrémédiablement hors de course, alors qu'il venait, d'un tour à l'autre, de passer de la vingt-deuxième place à la dixième. Les Bayard-Clément méritaient vraiment mieux qu'un tel sort. Elles étaient certainement les voitures les plus vites du Grand Prix, — elles viennent d'ailleurs de le prouver à Ostende — et elles n'ont certes pas été battues sur leur valeur : elles ont droit à une revanche ; espérons que le circuit de Bologne la leur fournira.

La guigne des Renault ne fut pas moindre. Elles avaient pourtant fait une belle impression de puissance au départ, et quand au premier tour



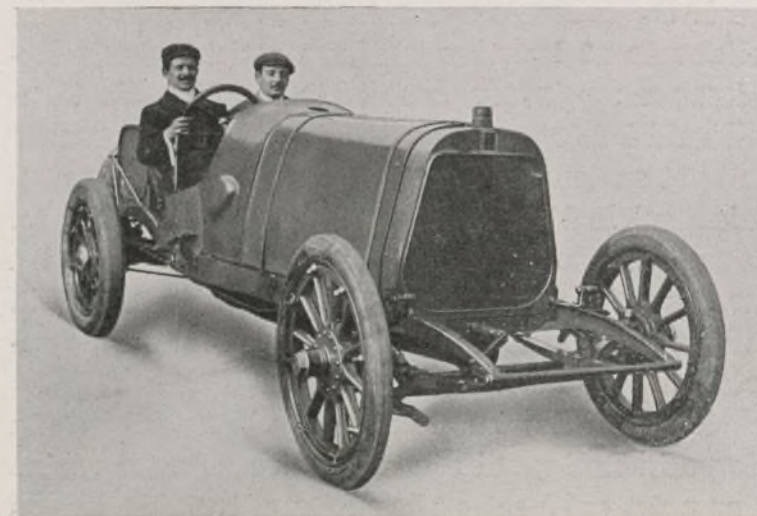
Un des fiacres BROUHOT 9 chevaux utilisant le nouveau châssis de 4.000 francs qui a pris part sans pénalisation au concours de l'A. C. F. (consommation 7 litres 530 pour 100 kilomètres).

## LES CHRONIQUES DU MOIS

Szisz passa premier sur sa Renault aux lignes si harmonieuses, ce fut dans les tribunes une folle espérance et l'on crut bien que le vainqueur de la Sarthe allait, en faisant triompher l'industrie française, renouveler son exploit d'il y a deux ans. Hélas ! l'espérance ne fut pas longue. Au deuxième tour on voyait Szisz revenir lentement, à 10 à l'heure, vers les tribunes : une de ses jantes l'avait abandonné, le mettant irrémédiablement hors de course. Ses deux camarades Dimitri et Caillois ne furent guère plus heureux. Ils terminèrent pourtant l'un 8<sup>e</sup> et l'autre 15<sup>e</sup>, mais au prix de quels efforts, et après quels démêlés avec leurs pneumatiques !

Au 6<sup>e</sup> tour, retardés par un nombre incalculable de crevaisons et d'éclatements, ils étaient 14<sup>e</sup> et 25<sup>e</sup>. Ils rattrapèrent bien jusqu'à la fin, mais il était trop tard, donnant néanmoins l'impression qu'avec moins de guigne au début, ils eussent dû gagner.

La Mercedes de Lautenschlager ne fut pas seule à assurer le triomphe de l'industrie allemande. Le Grand Prix fut sur toute la ligne une victoire allemande. Il y avait 9 voitures blanches au départ ; 7 furent à l'arrivée dont 6 dans les 10 premières. Il convient donc d'associer au succès de la marque triomphatrice celui de la marque Opel, dont les voitures firent une course admirable de régularité et dont l'une, celle de Joerns, se classa sixième. Joerns a confirmé à Dieppe sa course magnifique du Taunus. Il convient d'ajouter qu'Opel a trouvé un précieux auxiliaire dans ses pneus Continental qui ont donné à Dieppe un rare exemple de résistance en permettant à Joerns de faire 7 tours du Circuit sans avoir à changer !



RIGAL, premier des concurrents français sur sa voiture Bayard-Clément, munie de pneus et jantes Michelin

Qu'ajouter à ces commentaires ? Nous avons été battus et bien battus. Nous avons évidemment bien des excuses à cette défaite. Il nous reste le droit d'en appeler et de préparer dès maintenant la revanche.

□ □ □

## LES RÉSULTATS DU CONCOURS DES VÉHICULES INDUSTRIELS

Ils sont de ceux dont on peut se réjouir, car l'intéressant concours, qui un mois durant a passionné tous ceux qui considèrent l'automobile autrement qu'un objet de luxe et d'agrément, mais voient en elle surtout un auxiliaire précieux du commerce et de l'industrie, a prouvé péremptoirement que nous possédions aujourd'hui des véhicules industriels vraiment pratiques, robustes, suffisamment rapides, économiques, capables en un mot de rendre tous les services qu'on attend d'eux.

De ces résultats, l'un des plus probants fut, à coup sûr, celui obtenu par la Maison Brouhot, de Vierzon, qui ayant mis en ligne 4 véhicules, 1 voiture de livraison et 3 fiacres, les a vus revenir tous quatre à Paris, après un parcours de 4.000 kilomètres accompli sur tous les genres de routes et par tous les temps, sans la moindre pénalisation. Il n'y a pas eu, que je sache, dans ce concours d'autre exemple d'une telle régularité, qui fait honneur à la marque de Vierzon, et consacre de façon éclatante la valeur de sa construction, depuis longtemps d'ailleurs appréciée du public.

FRANTZ-REICHEL



## Les Livres

Après la traduction par Maeterlinck des *Disciples à Saïs*, voici qu'on vient de nous donner celle de l'œuvre maîtresse de Novalis, *Henri d'Ofterdingen*. Sous forme de roman, le grand romantique et mystique allemand y développe avec une beauté de langage et une élévation de pensée sans pareilles ses idées sur la poésie, l'amour et la religion. Indépendamment de l'intérêt littéraire qui s'attache à cette œuvre écrite pour contrebalancer l'influence du *Wilhelm Meister* de Goethe et dont la date marque dans l'histoire de la littérature allemande, il faut souligner le grand charme que présente par lui-même le récit, particulièrement dans le délicieux épisode des fiançailles du héros, le fameux *Meistersinger*, avec l'idéale Mathilde. Les excellents traducteurs, MM. Georges Polti et Paul Morisse, ont enrichi et éclairé de notes précieuses le texte, qui est précédé en outre d'une lumineuse préface de M. Henri Albert et complété par la célèbre et indispensable note de Tieck. (*Mercure de France*, édit.).

■ ■ ■

M. Romain Rolland, le dernier littéraire de ce temps qui écrive des romans en six volumes (voyez son heureux *Jean Christophe*) est aussi un musicographe agréable autant qu'érudit. Les études qui composent son dernier volume : *Musiciens d'autrefois*, se rattachent à un sujet commun, plein d'attraits pour nous : l'Opéra. On voit dans les premiers chapitres comment cette forme d'art, qui fut inventée à Florence à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle, couvrait en Italie, depuis le moyen âge. L'auteur décrit les brillants spectacles musicaux, auxquels collaborèrent les plus célèbres artistes de la Renaissance : peintres, architectes, poètes, de Brunelleschi à Léonard et à Raphaël ; il montre quelle part eut surtout le Tasse à la création de l'Opéra. Puis il suit le développement de l'Opéra en France, où ce genre de théâtre fut importé par Mazarin et par des princes romains, les Barberini. On voit, chemin faisant, de quelle façon inattendue ces représentations musicales ont contribué à la Fronde.

L'auteur dessine ensuite la puissante figure du Florentin Lully, qui réussit à faire prendre racine dans notre sol à cette plante étrangère, l'Opéra, en la greffant sur notre tragédie classique, et dont la dictature sur la musique française se maintint plus d'un siècle. Enfin, il a esquissé, dans la seconde partie du volume, les volumes de trois des plus grands maîtres du théâtre musical au XVIII<sup>e</sup> siècle : Gluck, Grétry et Mozart, qui, tous trois nourris de l'art italien, ont su le faire oublier.

On a joint à ces études quelques belles pages inédites d'un maître qui fut un des artistes les plus parfaits du XVII<sup>e</sup> siècle : le Napolitain Luigi Rossi, dont l'*Orphée* fut le premier Opéra joué à Paris, en 1647.

■ ■ ■

Eveille-toi ! s'écrie M. André Fontainas au seuil de son recueil de poèmes : *La Nef désespérée*. Et l'on ne s'éveille pas tout à fait, parce que la nef s'en va en plein rêve, sur un rythme doux, et ne rencontre que des îles claires, où l'automne s'ennuie, et où glissent en rondes affolées les « ballerines de la pluie ». C'est tendre, et c'est frais, et il y a parfois de la vigueur dans les images.

Un vin chaud emplit la plaine et la forêt

Mais vite : la vie est calme, répète l'auteur. Et la nef glisse à d'autres langueurs. (*Mercure de France*, édit.).

■ ■ ■

Les poèmes de M. Tristan Klingsor (*Le Valet de cœur*), ce sont des chansons :

Trois noisettes dans le bois  
Tout au bout d'une brindille  
Dansaient la capucine vivement au vent  
En vivant ainsi que des filles  
De roi.

Et il y en a une jolie centaine dans ce goût, simples et ingénieuses, comme il convient à des

chansons, — ce que l'on ne sait plus. (*Mercure de France*, édit.).

■ ■ ■

*Trois Troupiers*, de Rudyard Kipling, que publie la librairie Stock (un volume in-18, 3 fr. 50), dans une excellente traduction de M. Albert Savine, est une des œuvres du conteur britannique les plus populaires de l'autre côté de la Manche. Mulvaney, Orthéris, Learoyd — les trois troupiers — sont en effet des types inoubliables par leur gaieté, leur humour et la vie intense dont les a doués leur créateur. Le décor de *Trois Troupiers* est encore celui des Indes, mais le milieu est différent de celui que peignait l'œuvre précédente : *Simple Contes des Collines*. C'est une note nouvelle, inconnue en France, de l'œuvre de Rudyard Kipling.

■ ■ ■

L'originale figure de l'auteur de *Rouge et Noir* et de la *Chartreuse de Parme* n'est pas de celles qui se révèlent dans une œuvre, ni qu'on peut exprimer tout entières dans une étude. Jamais il ne fut d'esprit plus varié, plus fécond en fréquentes surprises, jamais ne se découvrit une sensibilité plus fine, plus nuancée, plus rare. On n'en finit jamais de connaître Stendhal. C'est pourquoi, même après le *Journal intime* publié naguère par la librairie Fasquelle, MM. Casimir Stryenski et Paul Arbelet peuvent encore réunir dans leurs *Soirées du Stendhal-Club* tant de glanes intéressantes, tant de petits faits aussi curieux qu'inconnus. La deuxième série, qui vient de paraître, nous montre Stendhal en famille et Stendhal homme de lettres ; et elle nous conte par le détail ces amours milanaïses, qui furent une étape si décisive de la vie du grand écrivain. (*Mercure de France*, édit.).

■ ■ ■

J'espère bien avoir l'occasion dans une prochaine chronique de vous parler tout au long de l'exquis bréviaire modestement intitulé par M. Claude Anet : *Notes sur l'Amour*. Emportez-le et le dégustez paisiblement, à petits coups, sous les verts ombrages. Cela complètera, je vous l'assure, la cure d'optimisme et de renouveau que vous vous en allez faire loin des fatigues de Paris. Emportez aussi *Jean-des-Brumes*, de M. Charles Foley, une rêveuse histoire d'amour dans un décor âpre et sublime, au milieu de péripéties tragiques. Parmi les autres romans récemment parus il en est peu qui aient autant de couleur, savoureuse et douce que celui-là, ou plus de naïve originalité que celui de M. Reepmaker : *Une Ame de femme*, où l'auteur recherche, puis examine, l'influence des actions d'un artiste sur les œuvres qui sortent de ses mains ou, pour mieux dire, de son cerveau. Un tableau, un livre, une symphonie ne peuvent avoir qu'un succès de mauvais aloi si leur auteur ne s'est pas astreint à une pureté égale dans ses mœurs comme dans sa pensée. — Ainsi, le peintre Mugon a brisé sa gloire et son existence même en abandonnant Laure, sa femme — l'héroïne du roman — pour épouser une jeune fille d'une rare beauté, mais de peu d'esprit. Il regrette tardivement l'irréparable faute qui le mène au tombeau. C'est une histoire très morale. (*Stock*, édit.).

Quant à *La Tabatière du Cardinal*, que M. Dauphin Meunier a traduit de l'anglais de M. Maurice Harland, c'est une bluette fortement sentimentale, et assez finement nuancée.

Pierre Marchdale était allé chercher le rêve au bord des lacs italiens : il y rencontra la duchesse di Santiogiolo. Et voici deux cœurs de fine sensibilité qui se trouvent et n'osent s'avouer. Alors, parmi des situations exquises de grâce et d'esprit, dans un décor d'âme d'une délicatesse charmante, c'est la lutte contre les choses, les choses...

Heureusement que la tabatière du bon et spirituel Cardinal est là, *Deus ex machina* de cette aventure de tout repos. (*Hachette et Cie*, édit.).

JEAN MAUBOURG.

## Les Théâtres

A part les Nouveautés, où l'on s'occupe toujours d'*Amélie* ; à part l'Athénée, où *Le Chant du Cygne* triomphe de la chaleur et de la dépopulation de Paris ; à part le théâtre Antoine-Gémier, où *Sherlock Holmes* poursuit flegmatiquement une carrière magnifique, la plupart des théâtres sont maintenant fermés. C'est la saison du plein air.

A Champigny, M. Albert Darmont a repris avec succès la série de ses représentations dominicales du Théâtre antique de la Nature. *Les Hommes de proie*, *Jacques Bonhomme*, enfin, le superbe *Vercingétorix* de M. Castellani, joués par des acteurs ivres de soleil et d'enthousiasme, forment des spectacles du plus grand caractère.

A Aulnay-sous-Bois (Théâtre des Champs), nous avons entendu un poème dialogué de M<sup>me</sup> Lucie Delarue-Mardrus : *Le Berger aux trois Déesses*, et une tragédie moderne : *Le Mauvais grain*, de M. Maurice de Faramond, ainsi qu'un drame historique et social de M. Jules Princet, *Le Guérisseur*. MM. Henry Perrin et Georges Wague, M<sup>mes</sup> Irma Perrot et Cléry ont fort bien joué ces œuvres fortes et rustiques.

Plus loin, et un peu partout, dans les villes d'eaux, à la montagne, à la mer, surgissent des Théâtres des Fleurs, des Théâtres des Roses, des arènes, des murs antiques devant lesquels il se passe quelque chose. Mais de toutes ces tentatives provinciales, la plus réussie, la plus élégante et aussi la plus suivie demeure celle qu'on poursuit depuis quatre étés à Caudebec.

C'est là le roi des « Théâtres de la Nature » ; établi en pleines Pyrénées, dans un cadre d'une ampleur et d'une majesté sans pareilles, il semble fait pour le théâtre héroïque. Les plus illustres tragédiens et tragédiennes de Paris y sont allés. Tous sont revenus enthousiasmés de la scène improvisée et de sa magnifique toile de fond, et aussi de la remarquable organisation des spectacles. Le programme n'a jamais été plus abondant ni mieux composé que cette année.



Marie-Louise HUMBERS  
Cantatrice de la Cour de Russie

A Spa, c'est au maestro Brumagne qu'a été confiée l'organisation et la direction de la saison artistique. Noté, le sympathique baryton de l'Opéra, le fameux ténor italien Isalberti, Léo Devaux, l'excellent ténor de l'Opéra-Comique, M<sup>mes</sup> Blanche Serven, Marchal, Fassin-Vercanteren, etc., se feront entendre à tour de rôle, avec M<sup>me</sup> Marie-Louise Humbers, cantatrice de la Cour de Russie, également engagée à Ostende par M. Rinskopf.

Premier prix du Conservatoire de Lyon, Marie-Louise Humbers est la première cantatrice française qui ait été admise à la Cour de Russie. C'est à la suite de grands concerts symphoniques donnés à Saint-Petersbourg en compagnie de Paderewski qu'elle fut invitée à se faire entendre devant les Grands-Ducs et la Grande-Duchesse Wladimir, puis devant le Czar. Les félicitations dont notre charmante compatriote fut l'objet en cette circonstance n'ont d'ailleurs fait que consacrer hautement les succès obtenus au cours d'une tournée triomphale à travers l'Europe.